36e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 3 15 JANVIER 1914

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { **15 francs à l'Édition complète.** / **10 — à l'Édition partielle.**

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Lamartine à l'école de Lamennais (1818-1820). — II. La publication des *Méditations* (mars 1820) et les velléités de conversion. — III. Le mariage de Lamartine (6 juin 1820), ou histoire d'une conversion. — IV. La mort du roi François Ier d'après un récit du temps. — V. Epopées naturelles et épopées artificielles : grandeur et décadence de la critique germanique. — VI. La légende des Quatre fils Aymon et le culte de S. Renaud (ou Reinold) à Cologne et à Dortmund. — VII. Modestie de linguistes (à propos de la prononciation du latin). — VIII. Espérantistes. — IX. Culte de Constantin à Palerme ; — sauterelles et S. Jean-Baptiste ; — Mme de Noailles et son dernier recueil de vers.

I. — Nous avons suivi l'autre jour *(Ami* 1913, p. 1041-1048) Lamartine dans sa vie religieuse jusqu'en l'été de 1818, au cours de sa vingt-huitième année. Vie toute de sentiment, donc nécessairement sinueuse, hésitante, précaire. Tant que l'enfant reste à Milly sous l'aile maternelle et l'adolescent à Belley sous l'œil de ses bons maîtres, ce sentiment s'oriente avec un rare charme de spontanéité vers Dieu, vers la piété même, malheureusement avec une tendance à s'arrêter au Dieu de la nature, au Dieu que révèle la contemplation vague et rêveuse du monde visible. Toute cette piété, pour ardente et sincère qu'elle soit, s'est trop peu alimentée aux réalités substantielles du dogme révélé ; et il est trop aisé de prévoir ce qui va arriver le jour où les lectures, l'indépendance, et tout ce qui fermente dans un jeune cœur monteront à l'assaut de ce christianisme de sentiment... Lamartine, à peine sorti du collège, devient, à dix-huit ans, la proie des amours faciles, des plaisirs de rencontre, des divertissements mondains, des lectures sans discernement, de Rousseau surtout... Evidemment il n'est plus question de piété, ni de pratique religieuse, ni même de foi proprement dite... Et cependant le jeune homme n'a jamais embrassé, par un acte positif de volonté, l'incrédulité voltairienne. Il est simplement léger, insouciant, superficiel ; il est un être de sentiment ; il ne se croit pas si loin de Dieu ; il est toujours le « dieu tombé qui se souvient des cieux »... A diverses reprises, une impulsion du dehors vient lui inspirer quelque velléité de conversion : il ne regimbe pas, mais il s'arrête à michemin... Puis, en 1816, sa première grande passion flamboyante, Elvire... Elvire meurt à la fin de 1817 ; et Lamartine très malade lui-même est en proie, tous ces premiers mois de 1818, à une violente crise de désespoir.

C'est alors que Lamennais lui est révélé ; et l'emprise de Lamennais sur cette âme en désarroi va être, tout d'abord, salutaire et efficace.

Le Ier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* avait paru l'année précédente (1817). C'est une de ses nobles amies du faubourg Saint-Germain, la marquise de Montcalm, qui le signale à Lamartine, alors à Milly (23 mars 1818) :

> Vous me demandez si on écrit et si on lit à Paris, lui écrit-elle. Un seul ouvrage me paraît hors ligne par l'extravagance des idées (allusion à l'ultramontanisme de Lamennais) et par l'admirable beauté du style, c'est celui de M. de Lamennais. Si vous ne l'avez pas lu, procurez-vous-le ; il mérite d'être lu et même relu. La folle franchise de ses opinions ultramontaines est exprimée avec une vérité, une chaleur tout à fait remarquables. Il n'emploie ni une phrase ambitieuse, ni une phrase recherchée ; sa chaleur est toute dans son âme et dans son style. On peut lui reprocher comme à lord Byron de n'avoir qu'une corde à sa disposition, mais cette corde est admirable, et il est déplorable qu'il en fasse un si mauvais usage. Cet homme soupire après la persécution, la révolution ; et la seule punition que l'on doive exercer contre lui, c'est de le laisser jouir d'une grande tranquillité, et de ne répondre ni à ses injures, ni à ses rêves, qui sont trop loin de la portée du vulgaire pour être dangereux.

Cette appréciation, où l'on reconnaît les sentiments assez mêlés du noble faubourg à l'égard de l'*Essai,* était bien faite pour piquer la curiosité de Lamartine. Et pourtant, tel était alors son dégoût de tout, que ce n'est qu'au commencement d'août qu'il se procure l'ouvrage. Mais, dès la première lecture, il est séduit, charmé, conquis :

> Félicite-moi, écrit-il à son ami Virieu (8 août 1818) ; je suis enfin tombé sur du beau, même sur du sublime. Cela s'appelle *Essai sur l'Indifférence en matière de religion.* Cela est fait, dit-on, par un très jeune abbé ! [1]

[1] Lamennais avait, à cette date, trente-six ans ; mais il n'était prêtre que depuis deux ans. Il avait écrit ce tome I de l'*Essai* dans sa première année de sacerdoce. — Le mot de Lamartine : « *écrit comme Rousseau* », n'est que trop juste ; Lamennais, en fait de style, n'a que trop gardé l'empreinte de Rousseau.

25,400

EX BIBL. PROVINCIAE PRO STUDIO THEOL. S. CORDIS IESU

4

C'est magnifique, pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau, fort, vrai, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin tout. Je te le conseille pour passer huit jours avec un écrivain d'un autre siècle.

Concluant, dit-il. Et il ne s'en tient pas en effet à une admiration purement littéraire. Il a trouvé dans l'*Essai* des vérités à son usage, ceci par exemple :

Quand la première illusion s'est évanouie, dit Lamennais, combien ne voit-on pas d'incrédules envier le bonheur des croyants ? Epuisés de désirs, consumés d'ennuis, tourmentés de leur vaine sagesse : « Ah ! disent-ils, si je pouvais croire ! »

Et Lamartine de répéter tout de suite à Virieu la leçon de Lamennais (lettre du 11 août 1818) :

Heureux l'homme qui croit ! heureux celui qui espère seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède ! je donnerais mon reste de jours pour un grain de foi, non pour soulever les montagnes, mais pour soulever le poids de glace qui me pèse sur l'âme. Je la demande aux livres, je la demande à ma raison, je la demande au ciel, je veux la demander aux œuvres aussi : j'obtiendrai peut-être. La foi me semble si bien faite pour nous autres malheureux qui ne sommes pas du tout, non, pas du tout de ce monde, qui ne vivons pas de sa vie, qui ne sommes pas heureux de son bonheur, qui ne nous nourrissons pas de son pain ! Où nous appuierons-nous si cet appui mystérieux nous manque toujours !

Le thème de l'apologétique de Lamennais, c'était de prouver à la raison individuelle son impuissance, pour l'obliger à s'incliner devant une raison plus haute, exclusive des passions qui égarent, — devant la raison générale, expression de la raison divine elle-même, dont l'homme ne saurait méconnaître les droits sans périr.

Et c'est le thème aussi de la *Méditation* sur la *Foi,* que Lamartine compose en cette première quinzaine d'août, la tête encore brûlante de l'admirable démonstration menaisienne. Il y affirme le besoin d'une foi solide, d'une conviction plus ferme et mieux assise que ces élans du cœur et ces effusions dont il s'est jusqu'ici satisfait : la raison individuelle n'a su produire autre chose que des doctrines philosophiques, « doctrines du néant » : quelle joie de découvrir, au sortir de ce « désert, » la foi qui le ramène de son tombeau « à son riant matin, » cette foi qui seule explique l'énigme de la vie, cette foi, héritage transmis d'âge en âge et qui doit pénétrer l'âme dès l'enfance, se fondre à tout notre être pour enfin, « quand l'homme a passé son orageux été, donner son fruit divin pour l'immortalité. »

Lamennais a montré dans « le néant » « le fond des doctrines » de la philosophie, œuvre de la raison individuelle : néant qui entraînerait tout, sciences, institutions, lois, mœurs, « dans le même abîme » ; néant qui est « le domaine propre de tous les êtres finis et leur unique souveraineté... »

Et Lamartine, lui aussi, s'écrie, au début de sa Méditation :

O néant ! ô seul Dieu que je puisse comprendre !
Silencieux abîme où je vais redescendre...

L'homme sans doute essaie, au début, de se leurrer : « Tout ce que nous n'avons pas encore éprouvé, dit Lamennais, tout ce qui nous est inconnu, devient pour nous une sorte d'infini que l'âme saisit avidement, comme un objet proportionné à l'étendue de ses désirs... » Illusion : « Il existe entre les biens d'ici-bas et les besoins de notre cœur une disproportion qu'aucun art ne saurait faire disparaître... Ce prétendu bonheur des grands, des riches, des heureux du siècle... ressemble de loin à ces palais magiques, à ces jardins enchantés que l'on croit découvrir à l'horizon des mers qui baignent les rivages de Naples... » Quel spectacle plus triste que celui de l'homme « parcourant l'aride désert de la vie... pour y chercher son bien et son repos ! » Et Lamartine, lui aussi, a poursuivi ces chimères,

... Cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux...
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance...
Que ce rêve est brillant ! mais hélas ! c'est un rêve !...
... Toujours l'espérance abusant ma raison
Me montrait le bonheur dans un vague horizon...
J'ai vécu ; j'ai passé ce désert de la vie...

Lamennais : — « Le prix des biens ne dépend pas seulement de leur nature, mais de leur durée. On jouit peu de ce qui échappe ou peut échapper à chaque instant... Tout passe, et ne laisse après soi que le dégoût, le regret, et cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine... le dégoût insurmontable pour tout ce qui passe... »

Et Lamartine :

Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe,
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface ;
Où tout est fugitif, périssable, incertain,
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

Lamennais : — « Tout en dernier résultat se rapporte à l'orgueil ou à la volupté... Toutes les théories philosophiques du bonheur se réduisent aux systèmes d'Epicure et de Zénon... »

Et Lamartine, lui aussi, est allé d'Epicure à Zénon : combien de fois son esprit abattu

... Rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse,
Vain repos, faux sommeil !...

Les penchants se réveillent, et alors, poursuit Lamennais, « il s'établit entre la raison et les penchants une guerre terrible qui bouleverse et dévaste l'âme : ... le remords... (L'âme) tombe dans une tristesse profonde, gémit d'avoir été trompée, et regrette de n'être pas trompée encore, repousse la dure réalité qui la presse de toutes parts, se fatigue à poursuivre des chimères qui la fuient, et, lasse enfin de ces vains efforts, désabusée de tout,... se nourrit avec une joie morne de ses propres angoisses, cherche dans la stupeur qui suit les longues souffrances une image du repos, et partout malheureuse parce qu'elle se rencontre partout, tourmentée de ses souvenirs, plus tourmentée de ses prévoyances, se dérobe à la pensée même, et se creuse en quelque sorte, au

fond de sa solitaire douleur, un lugubre et dernier asile... »

Et Lamartine de gémir sur l'état de l'âme « après ces longs ébranlements, » alors que

Secouant la raison jusqu'en ses fondements,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine :
De sentiments éteints silencieux chaos,
Eléments opposés sans vie et sans repos,
Restes des passions par le temps effacées,
Combat désordonné des vœux et des pensées,
Souvenirs expirants, regrets, dégoûts, remords...

C'est en vain, dit Lamennais, « que l'âme, privée de tout bien, essaye de s'ensevelir sous les ruines du corps, comme un roi dépouillé s'ensevelit sous les débris de son palais... »

Et Lamartine :

Si du moins ces débris nous attestaient sa mort !
Mais sous ce vaste deuil l'âme encore est vivante.

« Que d'obscurités ! s'écrie Lamennais. Que d'incertitudes ! Que de contradictions ! Autant de philosophes, autant de systèmes aussi vagues, aussi fugitifs que les rêves de la nuit ! »

Et Lamartine :

J'écoute en vain la voix des sages de la terre :
Le doute égare aussi ces sublimes esprits...
Deux mille ans passeront, et les enfants des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.

Point de vérité hors de Dieu : « Toute vérité, dit Lamennais, émane de Dieu, qui est la vérité infinie ; et où Dieu n'est pas, dit Tertullien, il n'existe aucune vérité... La vie, c'est la vérité, c'est Dieu... »

Et Lamartine :

La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

Malheur, s'écrie Lamennais, « malheur à qui le doute ouvre les portes du tombeau !... (La philosophie) conduit en discourant ses disciples jusqu'aux portes du tombeau, et les abandonne sur le seuil... La philosophie ravit à la vertu jusqu'à l'espérance... »

Et Lamartine :

Mon âme aura passé sans guide et sans flambeau
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau...
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière...
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.

Reconnaissons-le donc : « Cette triste et vaine philosophie vient se briser contre l'écueil de la mort... Doctrine barbare et désespérante, qui dit aux hommes misérables, et soumis aux douleurs de toute espèce : « Souffrez et mourez, tel est votre partage, n'en attendez point d'autre... »

Et Lamartine :

Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort !

Combien il en va autrement pour le chrétien, chez qui la foi vient suppléer la raison impuissante ! « L'homme, dès lors, n'a plus rien à chercher ; il connaît sa place dans l'ordre des êtres ; il connaît Dieu, il se connaît lui-même. »

Et Lamartine :

J'embrasse d'un regard la destinée humaine ;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne.

C'est dès l'aube de notre vie que la foi nous béatifie : « Le christianisme dispose dans leur esprit (des hommes), *au premier moment où il s'ouvre*, la vérité tout entière, pour être leur lumière, leur bien, leur règle. »

Et Lamartine :

Notre esprit la reçoit à son premier réveil
Comme les dons d'en haut, la vie et le soleil.

C'est par l'intelligence que la foi pénètre « jusque dans le cœur de l'homme, » par des lois qui « établissent l'ordre dans ses pensées et dans ses affections... L'intelligence est le principe de l'amour... L'amour dérive de l'intelligence... Le bonheur n'est que la vérité réalisée par les mœurs. »

Et Lamartine, lui aussi maintenant, voit la foi

De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs.

Chez Lamartine enfin comme chez Lamennais, invocation finale à la foi :

Viens donc la remplacer (la raison superbe), ô céleste [lumière !
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière...

Lamartine n'a pas seulement lu Lamennais ; il le voit à Paris (printemps de 1819), dans les salons du noble faubourg ; il tombe, comme tout le monde, sous le charme du grand homme ; il regrette de ne pouvoir, comme Genoude, l'accompagner en Bretagne ; il entre en correspondance avec lui. Il se lie avec quelques-uns des plus pieux amis du Lamennais d'alors, le duc de Rohan (plus tard archevêque de Besançon et cardinal), l'admirable Mathieu de Montmorency [1], M. de Bonald, M. de Genoude (né 1792, entré dans les Ordres après la mort de sa femme en 1834, † 1849 : grand polémiste royaliste en ces années de la Restauration, mais plus célèbre encore par la traduction de la Bible qu'il publia de 1815 à 1824). La pensée poétique de Lamartine, au cours de ces années 1818-1820, est décidément orientée vers ces deux idées d'infini et de Providence, si chères à Lamennais et objet de développements si éloquents dans l'*Essai*. Cette Méditation sur la *Foi*, où nous venons de percevoir un écho si fidèle de l'*Essai*, est tombée de la plume de Lamartine à la première lecture de Lamennais, sous le premier choc de la pensée de Lamennais ; mais elle n'est que la première d'une série. Lamartine est dès lors tout à fait gagné à l'influence de Lamennais et de ses amis ; et c'est sous cette influence qu'il écrit ses meilleures Méditations de cette fin d'année 1818 et de l'année suivante : l'*Isolement* (fin août 1818), *Dieu* (avril 1819), la *Semaine Sainte à La Roche-Guyon* (écrite au cours d'une visite au duc de Rohan), la *Poésie Sacrée* (véritable anthologie

[1] Voir la *Vie du cardinal de Rohan-Chabot*, par M. Baille. (*Ami* 1904, p. 632) ; — *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël*, par Paul Gautier (*Ami* 1909, p. 780-1).

biblique, et version poétique de quelques-unes des plus éloquentes pages de la très éloquente version de M. de Genoude [1]), le *Chrétien mourant,* l'*Homme,* la *Providence à l'homme... :*

> Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
> Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
> De l'éternelle aurore
> Les célestes clartés !...
> Attends : ce demi-jour mêlé d'une ombre obscure
> Suffit pour te guider en ce terrestre lieu...
> Regarde qui je suis, et marche sans murmure
> Comme fait la nature
> Sur la foi de son Dieu.

Non seulement Lamartine se livre à l'inspiration chrétienne de Lamennais dans ses nouvelles *Méditations* de cette année 1819 [2] ; mais le voici qui corrige (juin 1819) dans un sens plus chrétien cette *Immortalité* qu'il a composée deux ans auparavant sous l'influence de sa passion pour Elvire. Là où il a écrit, s'adressant à la mort :

> Ton front n'est point cruel ni ton regard perfide,
> La nuit n'est pas ta sœur ni le hasard ton guide :

il corrige :

> Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
> Au secours des douleurs un Dieu clément te guide.

Il a écrit d'abord :

> Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
> De l'avenir caché déchire le rideau ;

et il corrige maintenant le dernier vers :

> Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Dans sa première rédaction, il appelait, non sans relent de panthéisme, Dieu « ce *tout* inconnu, mon principe et ma fin » : il écrit maintenant : « Cet *être* inconnu... » — Panthéiste encore semblait sonner ce vers : « Ou dans le sein de Dieu ton *centre* et ta patrie » ; il corrige : « Ou dans le sein de Dieu ta *source* et ta patrie ». — Il parlait jadis de « cet être inconnu que *cherchaient* nos désirs », et aujourd'hui, de « cet être inconnu qu'*attestaient* nos désirs ». — Il ne savait invoquer jadis, contre les « philosophes cruels », que le sentiment : « Pour saper notre espoir... vous avez l'univers, je n'ai qu'un sentiment » (cité *Ami* 1913, p. 1047) ; il corrige maintenant, et fait appel à « l'instinct religieux » dont Lamennais parle dans l'*Introduction* du tome I de l'*Essai :*

> Notre faible raison se trouble et se confond.
> Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond.

II. — Replacées ainsi dans leur cadre menaisien, on voit comment les *Méditations* de Lamartine sont un chapitre de l'histoire de l'influence de Lamennais. Elles parurent le 13 mars 1820, en un mince volume de 116 pages, contenant 24 pièces. Elles parurent chez le libraire Nicolle, éditeur de Lamennais et de Genoude. C'est Genoude qui s'était chargé de procurer l'édition et qui écrivit l'*Avertissement* de l'éditeur. Trois pièces seulement sont dédiées, dans cette Ire édition : *l'Homme,* à lord Byron (que Lamartine ne connaissait pas, mais qu'il interpelle directement), la *Poésie sacrée,* à Genoude, et *Dieu,* à Lamennais. C'est dans les journaux à la dévotion de Lamennais et de Genoude (le *Conservateur,* puis le *Défenseur,* fondé cette année même 1820) que le petit livre trouva l'accueil le plus chaleureux, un accueil cordial, fraternel. Il pouvait d'ailleurs se passer de réclame : précédé par cette « certaine rumeur » qui depuis deux ans grandissait, accru par l'écho des salons, le succès fut immense et soudain, l'un des plus magnifiques

[1] Voir le très intéressant tableau de concordance que M. Cl. Grillet établissait naguère entre les 76 vers qui dans cette Méditation sont consacrés à Job et le texte de la version Genoude (*Université catholique*, août 1913).

M. l'abbé Claudius Grillet, l'auteur de *La Bible dans Victor Hugo,* qui est l'une des plus solides thèses de doctorat que l'Université ait été appelée à couronner (1910), a commencé dans *Université catholique* (en juillet 1913) un travail parallèle sur *la Bible dans Lamartine.* C'est à Job que Lamartine fait la part du lion dans cette *Poésie sacrée*, qui est de 1819 ; mais un certain nombre des *Méditations* qui suivront, des *Harmonies,* des *Recueillements,* ne seront qu'une réplique de ce fragment jobien dont ils reproduiront le plan et paraphraseront les thèmes principaux. Job avait été mis tout à fait à la mode par la magnifique traduction de Genoude. Job fut, pour cette génération, un personnage « romantique. » Job eut sa place marquée à côté de René, de Lara, de Manfred, d'Obermann, de Werther, parmi les héros préférés des « Jeune-France. » Tous ces fils de bons bourgeois, qui se donnaient déjà des attitudes terrifiantes pour leur famille, s'avisèrent qu'il ne suffisait pas que leur cœur nourrît des tempêtes, s'il n'y germait aussi des lèpres sourdes. La lèpre fut alors un mal très bien porté en littérature, comme aussi bien toutes les maladies. On n'était pas grand homme sans cela. Qui n'avait pas sa lèpre ? Quiconque se piquait de littérature, se crut tenu d'avoir la lèpre dans l'âme, et une âme de lépreux.

Mais ni Genoude ni Lamartine ne sont responsables de cette débauche de pseudo-jobianisme. Genoude était un fort bon chrétien ; et Lamartine a sincèrement aimé et goûté Job, encore qu'il ait mis l'accent avec un peu trop d'intensité sur le « gémissement » de Job, sur Job « philosophe du désert ». — Plus tard, à la fin de sa vie, il ne lui faudra pas moins de deux entretiens et d'une cinquantaine de pages du *Cours de Littérature* pour nous dire tout le bien qu'il pense de Job :

« Job, s'écriera-t-il, voici, selon nous, le plus sublime monument littéraire, non pas seulement de l'esprit humain, non pas seulement des langues étrangères, non pas seulement de la philosophie et de la poésie, mais le plus sublime monument de l'âme humaine... Si l'espèce humaine devait disparaître, et qu'il ne dût y avoir qu'une seule œuvre de sauvée dans ce cataclysme, c'est le poème de *Job* qu'il faudrait sauver. »

[2] Voir, pour le détail de tout ce parallélisme entre Lamartine et Lamennais, le travail de M. Ch. Maréchal. Le beau vers : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, » qui est de la Méditation sur *l'Homme* (Ode à Byron), est, lui aussi, une traduction de Lamennais : « Déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse. »

Lamennais : « Il sent en lui-même un désir infini de connaître et d'aimer, parce qu'il peut et doit connaître la vérité infinie, et aimer le bien infini » ; — et Lamartine :

> Soit que de ses désirs l'immense profondeur
> Lui présage de loin sa future grandeur.

Lamennais : « Nous cherchons le bonheur et ne trouvons que misère » ; — et Lamartine :

> Malheureux, il aspire à la félicité.

Lamennais : « Nous cherchons la vérité et ne trouvons en nous qu'incertitude » ; — et Lamartine :

> Il veut sonder le monde, et son œil est débile.

Lamennais : « Il s'aime d'un amour infini, mais cet amour... le tourmente,... disproportionné à son objet » ; — et Lamartine :

> Il veut aimer toujours, ce qu'il aime est fragile.

Lamennais : « L'erreur naît de la raison orgueilleuse » ; — et Lamartine :

> Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé.

Lamennais : « O homme, qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée... » ; — et Lamartine :

> Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace.

Et ce ne sera pas là te diminuer : Lamennais : « La religion ne méprise rien, mais... met chaque chose à sa place... Tout est bon pourvu qu'il soit en son rang » ; — et Lamartine :

> Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

Etc., etc.

dont on se souvienne dans l'histoire des lettres. Lamartine avait longtemps hésité à publier son recueil ; il hésita jusqu'à la dernière minute ; il redoutait de risquer dans un essai public la renommée dont il jouissait sous le manteau ; il redoutait surtout que de se révéler au monde sous le titre de poète ne fût de nature à nuire à son avenir diplomatique. Car, c'est toujours à la diplomatie qu'il songeait ; c'est toujours la politique, l'action politique, qui sera pour lui le point capital, avant toute visée poétique... En attendant, le succès inouï des *Méditations* le sacre grand poète, poète unique : on salue en lui l'avènement d'une nouvelle poésie, — de la poésie chrétienne. Les *Méditations,* c'est une nouvelle ère en littérature ; c'est la fin de la poésie voltairienne et libertine de l'âge précédent [1].

Ces *Méditations,* qui sont une date dans l'histoire de notre littérature, en sont-elles une aussi dans l'histoire de la vie religieuse de leur auteur ?

Tout cela, c'est de la poésie sans doute, c'est de la « littérature ». Mais c'est autre chose aussi. C'est de la poésie vécue. Lamartine a été ébranlé par la lecture de Lamennais. Ce n'est pas la première fois sans doute que la grâce frappe à la porte de son cœur et qu'il a des velléités de conversion. Mais cette fois l'ébranlement semble plus décisif.

Il y mettra le temps pourtant. Il a lu Lamennais en août 1818 : près de deux ans vont s'écouler avant que s'achève le retour à Dieu. Il est si affairé ! Ces *Méditations,* qui vont l'immortaliser, elles ont tenu si peu de place dans sa vie ! Il a tant d'autres soucis ! Soucis, non seulement de sa carrière diplomatique, mais de sa gloire littéraire aussi. Et pour celle-ci ce n'est pas sur ses *Méditations,* menues poésies fugitives, qu'il compte. Il se croit fait pour le cothurne : il achève une tragédie de *Saül ;* il a en tête une *Médée,* une *Zoraïde,* un *César,* une tragédie qui serait « du Shakespeare écrit par Racine ». Il songe à une épopée, *Clovis,* « qui est son fait ». Son *Saül* est refusé par Talma à la Comédie-Française ; mais on le joue dans les salons : Lamartine est l'idole des salons.

Et il y est trop choyé, il s'abandonne trop vaniteusement à toutes ces caresses pour que ce soit déjà l'heure de la grâce... — « Je suis dans un monde charmant, écrit-il de Paris (mars et avril 1819) ; j'y suis caressé, aimé, accueilli, prévenu sur tous les points... Tout ce que je vois, ou connais, ou qui m'entend, n'a qu'une voix sur mon talent poétique. J'ai même fait des enthousiastes par delà ce que tu peux imaginer... On me cherche, on me recherche... Je reçois force cadeaux et livres que les auteurs, mes *confrères,* me font. Je suis vraiment ici dans un assez joli moment pour l'amour-propre, si j'en avais. » Voilà un *si j'en avais* qui vaut son pesant d'or.

Comment, parmi tant de séductions, son vieux démon ne l'eût-il pas guetté ?... Une princesse italienne, qui a entendu parler de lui par ses amis, est venue de Rome à Paris pour le voir : « une Circé » : « Je n'ai jamais rencontré de beauté si terrible... » [1] Et voilà une nouvelle passion qui éclate (mars 1819), et qui, l'année suivante, après le mariage du poète, faillira tourner au tragique : la princesse, furieuse de ce dénouement, lui écrivit qu'elle le ferait assassiner ; et Lamartine en effet fut attaqué (juillet 1820) entre Rome et Naples par des bandits à sa solde. Les journaux de France annoncèrent même sa mort ; mais, après une dernière entrevue, la princesse déposa les armes : — « Elle ne voulut ni me haïr ni m'oublier. Elle m'a conservé une amitié très constante. »

Quarante ans plus tard, voulant caractériser son état d'âme à la veille des *Méditations,* Lamartine dira à Dargaud : — « C'est l'époque voluptueuse de ma vie, voluptueuse et immorale, entre mon amour (Elvire) que je pleurais et mon mariage que je pressentais. »

C'est là une caractéristique exagérée. Le poète vécut sans doute alors un moment assez trouble de sa vie intérieure ; mais, dans son remords, il met trop exclusivement l'accent sur les éléments malsains qui jetaient en lui un bouillonnement désespéré. Au fond c'est vers la lumière, vers la paix, vers Dieu qu'il se sentait de plus en plus orienté ; et ses pieux amis de Paris ne s'y trompaient pas.

Surtout ce charmant duc de Rohan, un ami « de deux mois », alors brillant officier, qui, à la veille d'entrer dans les Ordres, s'est promis d'amener au Seigneur cette offrande de prémices, cette âme égarée... Rohan l'emmène à la Roche-Guyon, pour une Semaine Sainte de retraite (avril 1819) : Lamartine en rapporte des souvenirs de joie paisible, de pieuses intentions, même un projet formé avec

[1] Seules, quelques vieilles barbes protestent ; mais leur mauvaise humeur reste sans écho. Jusqu'à ce vieux renard de Talleyrand qui est empoigné et qui ne peut s'endormir avant d'avoir achevé le petit volume et qui écrit le lendemain qu'il l'a « lu jusqu'à quatre heures du matin pour le relire encore ! »

Dans le beau monde, c'est la duchesse de Broglie qui enregistre les suffrages, et il n'y manque que celui de Mme de Genlis : mais « c'est une âme si anti-poétique que cela n'est pas extraordinaire. » Et puis Mme de Genlis a de vieilles rancunes contre la grand'mère du poète, Mme des Roys, qui fut sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans (chez qui Mme de Genlis entendait régner seule).

Le vieil Andrieux, alors sexagénaire (né 1759 ; destitué en 1816 de sa chaire à l'Ecole polytechnique) n'était pas content non plus et s'en allait grommelant : — « Tu te lamentes, tu es poitrinaire, qu'est-ce que cela me fait ? Le chrétien mourant... Le chrétien mourant... Eh bien ! meurs, animal ! tu ne seras pas le premier ! »

[1] Mme de Lamartine en a rendu un témoignage analogue. La princesse, au cours de son voyage de retour en Italie, s'arrêta à Mâcon pour visiter la famille de son ami. Mme de Lamartine la reçut en toute innocence et note (11 juin 1819) :

« J'ai vu aujourd'hui Mme de..., c'est une Italienne, la plus belle et la plus attrayante que j'aie jamais vue... Elle m'a apporté des nouvelles d'Alphonse qu'elle a beaucoup vu à Paris... »

L'année suivante, au premier bruit, exagéré, de l'attaque des bandits et de la mort de son fils, la pieuse mère écrit :

« Je sais par son ami, M. de Virieu, qu'il redoutait de revoir en Italie une personne qui ne lui pardonne pas son mariage. Serait-ce cela ? ou autre chose ? ou rien ? Que Dieu le bénisse et le protège comme je le bénis, car lui seul peut protéger ! »

le duc et Genoude de se réunir définitivement à la Roche en petite communauté, des stances aussi :

Que ma raison se taise et que mon cœur adore !
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;
Aux pieds du Dieu mourant puis-je douter encore ?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Oui ; mais ce n'est que du seuil du sanctuaire qu'il adore :

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin sur le seuil de son temple
Le Dieu qui vous donne la paix.

Rohan ne se décourage pas, multiplie les appels pressants (mai) : pourquoi, lui écrit-il, ne pas vous abandonner à ce sentiment si consolant de la foi ?

...Vous le connaissez ; et, accablé sous le poids de vos souffrances et de vos peines, vous préférez demeurer en proie à la soif qui vous dévore, plutôt que d'aller vous rassasier à cette source de consolation, de douceur et de paix, dont un Dieu qui vous aime brûle du désir d'inonder votre âme. Approchez-vous donc de lui, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Le cœur, m'avez-vous dit souvent, le cœur, c'est l'infini... Remplissez donc votre cœur de Lui, il viendra l'habiter avec délices et vous donnera tout ce qui vous manque. Courage et confiance, mon cher Alphonse ! Oh ! que je vais prier pour vous pendant ma retraite que je commence après-demain ! Quand vous recevrez cette lettre, je serai revêtu de la livrée de Jésus-Christ, mort au monde et vivant uniquement pour mon Dieu... Puissiez-vous, mon cher Alphonse, connaître un jour le bonheur que l'on éprouve à être à Lui ! et l'on peut y être dans tous les états...

« Voilà-t-il pas de la foi ! » s'écrie Lamartine en mandant cette nouvelle à Virieu, qui est sceptique comme lui, qui comme lui songe à se convertir et qui d'ailleurs n'y réussira que beaucoup plus tard : — « Il y a longtemps, note alors Lamartine, que nous soupirons, Aymon (de Virieu) et moi, vers cette conversion. »

Il laisse s'écouler deux ou trois semaines sans répondre à Rohan : — « Je ne vous ai pas écrit les premiers jours, lui mande-t-il (30 mai), parce qu'il y a des situations dans la vie sur lesquelles il faut passer comme sur le feu, en courant et sans réfléchir... » Ah ! certes, il envie la foi et la paix de son ami ; il ne sait que trop qu'il faut ajouter à toutes les béatitudes : « Heureux ceux qui croient ! »

Elle les renferme toutes ; et croyez-vous que, si je croyais comme vous le pensez, je balancerais à prendre mon parti ? ...Je me précipiterais dans cette source de vie, et j'y étancherais à jamais cette soif de justice et d'amour, que je n'espère jamais rassasier sur la terre. Mais je doute, je voudrais, je désire, j'espère, plutôt que je ne crois fermement. Cela ne suffit pas pour décider d'une vie. Il faut un motif en rapport avec les actions... Il faut du repos, de l'espérance, un avenir, je n'ai rien de tout cela, et j'ai tout le contraire...

Au moins, priez, lui écrit Rohan (17 juin) : — « Puissent mes vœux vous obtenir ce bonheur après lequel mon cœur soupire pour vous, ô mon cher Alphonse, *si scires donum Dei !* Demandez-le chaque jour, et rappelez-vous que la prière obtient tout d'un Dieu qui ne nous en a fait un précepte que pour satisfaire son amour en nous exauçant. »

Les prières de ses amis vont hâter le dénouement. Pour la seconde fois, dans les premiers jours d'août de cette année 1819, Lamartine se retrouve à Aix-les-Bains. Certes la couleur de ses idées ne semble guère encore à l'espérance. Il est découragé, fatigué de tout, même des vers. Il écrit (20 août) : — « Je ne fais plus rien du tout et ne veux plus rien faire. Qu'est-ce que cela prouve ? Où est-ce que cela mène ? » — La veille il écrivait à une de ses plus dévouées amies de Paris, Mme de Raigecourt (19 août) :

Je reste où je serai, sans terme et sans projet que *d'oublier la vie le plus possible et de laisser couler les jours sans les employer, ni les compter...* Je veux m'ensevelir de plus en plus dans la retraite la plus absolue... Je sens que j'en ai assez des hommes, je n'en puis supporter davantage... Je voudrais un pays habité par autre chose... Je veux m'envelopper dans une indifférence universelle et m'endormir ainsi si je puis *jusqu'au jour où nos doutes seront éclaircis sur tout...* Ce monde ne vaut pas un autre sentiment. Il ne signifie rien. Attendons l'autre.

Et pourtant, il ne veut pas en rester là. Car, écrit-il encore dans cette même lettre à Mme de Raigecourt,

Si vous voulez que je vous dise mon fin mot, je crois fermement qu'un homme à qui on a pu donner et conserver *le plus de religion possible*, est, et sera toute sa vie, le plus heureux, le plus sage, et suffisamment bien élevé. Mais comment faire ? Je n'en sais rien. Nous sommes dans un mauvais temps... Il y a dans la société une atmosphère dans laquelle on ne peut s'empêcher de respirer. Nous y respirons toute autre chose que dans les siècles prédédents, et nous passons sans intermédiaire d'une éducation antique dans le monde tel que vous le voyez. Ce saut est trop fort, on perd la tête, et on devient ce que vous voyez encore. Notre malheur est d'être né dans ce maudit temps où tout ce qui est vieux s'écroule, et où il n'y a pas encore du neuf...

III. — Mais voici que la Providence va introduire du « neuf » dans la vie de Lamartine ; et voici qui va l'aider à donner au monde présent une meilleure signification en attendant « l'autre ».

Il retrouve à Aix une jeune Anglaise, Marianne-Elisa Birch, qui l'a connu déjà à Chambéry chez les de Vignet et qui s'est prise d'enthousiasme pour ses poésies. C'est à Aix que la Providence les attend l'un et l'autre. La jeune fille n'est pas une beauté éclatante ; mais c'est une personne accomplie, d'un charme extrêmement fin et pénétrant, très instruite et de goûts distingués, aimant la poésie, la musique, la peinture, la nature, d'une parfaite simplicité, d'une douceur harmonisée à une belle fermeté de caractère. Elle a le même âge que lui : vingt-neuf ans. Ce sera la compagne attendue.

Il y aura bien quelques obstacles qui retarderont jusqu'au printemps suivant la conclusion du mariage. La jeune fille vit avec sa mère, veuve d'un colonel anglais ; et Mme Birch ne veut pas, pour sa fille, d'une parti sans fortune et sans situation : or Lamartine, qui depuis des années vise à se frayer une voie dans la diplomatie, n'y a pas en-

core réussi, et ce n'est que le 24 mars 1820 (onze jours après la publication des *Méditations)* qu'il sera nommé attaché d'ambassade à Naples... De plus, Mme Birch est protestante, et assez fanatique ; elle redoute pour sa fille une influence catholique. Mais la jeune fille abjurera secrètement, au printemps de 1820, probablement entre les mains du célèbre curé de Genève, l'abbé Vuarin (correspondant et ami de de Maistre et de Lamennais) ; et c'est à son intention que de Maistre écrira sa *Lettre à une Dame protestante sur la question de savoir si le changement de Religion n'est point contraire à l'honneur* (lettre qui fut publiée, sans l'avis et au très vif mécontentement de de Maistre, dans la Ire livraison, avril 1820, du *Défenseur,* journal fondé alors par Lamennais, de Genoude, de Bonald, etc., avec collaboration promise de Lamartine) [1].

Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que ce fut uniquement pour plaire à Lamartine que la jeune Anglaise se convertit : il y avait deux et trois ans, dès 1817, qu'elle était tourmentée d'inquiétudes religieuses et se préoccupait de chercher la vérité hors de sa religion natale. Malgré la jalouse surveillance de sa mère, elle s'était abouchée avec des amies catholiques : elle étudiait assidûment Bossuet et les Pères ; et loin de ne se convertir qu'en vue du mariage, c'est bien plutôt, au contraire, pour trouver une occasion plus propice de conversion qu'elle fut heureuse de trouver à faire un mariage catholique. — Elle disait plus tard : — « Je n'ai pas agi à la légère. *Les querelles des protestants* m'ont décidée au catholicisme. J'ai examiné comme une pauvre jeune fille que j'étais. »

Quant à Lamartine, il aime Mlle Birch ; mais c'est d'un amour raisonné : il n'est pas « le moins du monde ce qu'on appelle amoureux, écrit-il (sept. 1819) ; mais la chose est bonne et raisonnable. » Et la raison qui le détermine, c'est la religion, comme il l'écrit à Virieu, 26 avril 1820 :

Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines ; et d'après ma doctrine, les humaines sont divines [2]. Le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va, profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien, ainsi que nous le voyons... Enchâssons-nous donc dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous, appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères ; et s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui pour l'amour de lui le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas : *ergo,* marions-nous.

[1] Sur ce mariage et sur ces années de Lamartine, voir déjà *Ami* 1909, p. 74-76.

[2] Entendez qu'avec de Bonald et Lamennais il considère les lois sociales comme l'expression de la nature des choses, c'est-à-dire de la volonté de Dieu.

Quand Lamartine écrivait cela à Virieu, sa conversion était déjà un fait accompli : au cours d'une grave maladie qui le saisit à Paris fin janvier 1820 et le mit aux portes du tombeau, il reçut les Sacrements dans des dispositions admirables. Sa mère, accourue à son chevet, écrivait à Mlle Birch (février) : — « Vous seriez ravie, Mademoiselle, de ses admirables sentiments pendant sa maladie... Il a demandé un prêtre, s'est confessé, et est demeuré dans une paix d'âme, une douceur, une résignation, qui a, je crois, beaucoup contribué à sa guérison. » Et lui-même, encore très faible et se jugeant toujours menacé d'une fin prochaine, écrit à Virieu (19 février) : — « Je t'écris peut-être pour la dernière fois, pour te dire adieu selon toute apparence, et que je te regrette le plus en ce monde après ma mère... Il y a un meilleur asile que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela. Crois-moi et fais comme moi : jette-toi là les yeux fermés, vivant ou mourant. Adieu. » C'est alors, dans sa convalescence, qu'il écrit le *Chrétien mourant* (inspiré du célèbre passage de l'*Essai* de Lamennais sur la mort du chrétien).

Il est alors tout à fait lancé dans le monde catholique et royaliste. Il entre dans la rédaction du *Défenseur* (qui est en train, mars 1820, de se substituer au *Conservateur* finissant). Il le mande à sa fiancée : — « J'ai conclu ici une association avec MM. de Bonald, Laménais *(sic)* et autres, qui me donnerait huit à dix mille francs par an » (23 mars). C'est lui que de Maistre a prié d'offrir à Lamennais un exemplaire de son livre *Du Pape ;* et c'est lui qui négocie la participation de de Maistre à la rédaction du *Défenseur,* dont les collaborateurs, écrit-il, sont « tous de votre école et selon votre cœur ». Il donne lui-même au *Défenseur,* dès la Ire livraison (avril), l'ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV,* et, dans la livraison suivante, l'*Ode à Bonald* (composée dès 1816). Il est tout dévoué à l'ultramontanisme et à Lamennais. C'est même, indirectement, grâce à Lamennais qu'il vient d'obtenir enfin (24 mars) le poste diplomatique si longtemps désiré. Ce secrétariat à l'ambassade de Naples avait été d'abord attribué à l'ami le plus cher de Lamennais, à Benoît d'Azy (alors attaché à la légation de Francfort) ; mais celui-ci, apprenant que Lamartine, qui l'a sollicité aussi, a besoin pour sa santé d'un pays chaud, et connaissant d'ailleurs les relations qui unissent le poète et son illustre ami, se désiste en faveur de Lamartine [1].

Lamartine, ainsi pourvu, presse les affaires de

[1] Lamartine, de son côté, à peine arrivé en Italie, s'ingénie à rendre à Lamennais quelques services personnels. C'est ainsi que, le 29 juillet, il lui fait parvenir de Rome, par l'intermédiaire de Genoude, une dispense du Bréviaire. — Lamennais écrit à ce sujet à son frère Jean (de La Chênaie, 24 août 1820) :

« Genoude m'a envoyé une dispense de bréviaire que M. de La Martine a obtenue pour moi à Rome. Il est clair qu'on a voulu m'accorder une faveur à raison de mes travaux. Cependant, je ne sais pas si je pourrai user de cette dispense, car l'exposé porte que je suis *affligé d'une fièvre lente et continue, et d'une faiblesse de vue qui ne me permet de lire qu'avec peine.* — Ce dernier point n'est pas exact. »

son mariage. Le contrat est signé le 25 mai ; et le mariage lui-même célébré à Chambéry, le 6 juin, dans la chapelle du gouverneur, avec Joseph de Maistre pour témoin.

Et maintenant, en route pour Naples. — Nous l'y suivrons dans une prochaine Causerie.

IV. — M. R. Doucet a retrouvé un récit de la mort de notre roi François Ier, écrit par Pierre du Chastel, évêque de Mâcon, qui était son lecteur ordinaire et qui l'assista à ses derniers jours *(Revue Historique,* juillet-août 1913). C'est une page touchante, et qui rend un témoignage éloquent de la vivacité et de la profondeur des sentiments religieux chez ce prince.

Le roi fut pris par la maladie à Rambouillet, en février 1547 ; et son état ne cessa plus d'empirer jusqu'au dimanche 20 mars, où il fut jugé désespéré. C'est alors qu'il commence à se préparer à la mort et que Pierre du Chastel nous dit ses préoccupations de ces derniers jours.

Le roi se confesse et communie, avec des soupirs de grande contrition ; il fait une profession de foi publique, complétée par l'aveu de ses fautes : il a grande déplaisance des offenses commises envers Dieu dont il a reçu tant de biens et d'honneurs en ce monde et dont il a transgressé les commandements une infinité de fois et d'une infinité de manières. Contre cette éternelle justice il n'a pour se garantir que la pitié de celui qu'il a offensé ; et il se remémore les traits de miséricorde de l'Evangile, l'enfant prodigue, Marie-Madeleine, le Bon Larron, la femme aux dix drachmes, le Bon Pasteur, le publicain qui n'ose lever les yeux vers le ciel :

> Et toutefois, disait-il, Seigneur, vous avez dict de votre bouche qu'il sortit du temple et retourna en sa maison plus justifié en la confession de son péché que le pharisien en l'ostentation de sa justice, car vous exaulcez ceulx qui se humilient et humiliez ceux qui se exaulcent. Vous avez enduré le faiz de ceste chair et condition mortelle, les travaulx, blasphèmes, outraiges et les playes des espines, les cloux et la croix, et ne vous estes laissé une seule goutte de sang pour nous... De bon cueur, je quicte et habandonne ce monde où je vous ay tant offensé, sans avoir aucun regret de le laisser, mais grant joye et grant réconfort de ce que je viens devant vous, mon juge, qui estes intercesseur pour moy par votre miséricorde qui vous a faict naistre en ce monde, souffrir notre mortalité, monter et mourir en la croix pour moy.

Peu après, il fait ses dernières recommandations au Dauphin son fils : « Devant toutes choses l'amour de Dieu, son honneur et son nom et son église catholique » ; la justice ; l'amour de la France : « Aymez votre royaume et son bien plus que vous mesmes et plus, après l'honneur de Dieu, que chose qui soit en ce monde, et d'autant que je vous en ay dict, je m'en descharge et vous en charge... »

Le même jour, après dîner, il reçoit la visite de sa fille Marguerite, lui tend la main, mais, trop ému pour lui adresser un beau discours comme à son fils, « il fut contrainct se tourner de l'autre costé de son lict et ne peult depuys parler à elle. »

Dans la nuit du 29 au 30 mars, l'état devient soudain très critique : le roi reçoit l'Extrême-Onction, communie de nouveau, et reprend ses pieux entretiens : « il lui semblait avoir des visions contre lesquelles la présence du Christ le protégeait » ; il fait faire par les assistants (sans doute par du Chastel lui-même) quelques argumentations religieuses auxquelles il répond facilement avec l'esprit de Dieu.

Au matin (30 mars), il entend la messe, et, devant l'Hostie aux mains du prêtre, il fait une exclamation en priant Dieu qu'il l'ôte de ce monde pour le prendre avec lui. Et tout le jour, il rappelle son espérance en la gloire qui attend les enfants de Dieu ; il exprime le désir de terminer sa vie par ces mots : *In manus tuas Domine commendo spiritum meum ;* il affirme de nouveau qu'il meurt dans la foi de Jésus-Christ, ferme dans les croyances de l'Eglise, assuré que tous les Saints et Saintes et Anges du Paradis et la Vierge Mère de Dieu intercèderont et prieront Dieu pour lui au nom de N.-S. J.-C. ; il récite des versets de l'Ecriture : *Desiderium habeo dissolvi et esse cum Christo... Non intres in judicium cum servo tuo...*

Le jeudi 31 mars, après la messe, il répète qu'il pardonne à ses ennemis ; au milieu de ses paroles, qui commencent à devenir moins claires, on l'entend dire : *Michi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem michi mundus crucifixus est et ego mundo.* Il peut encore demander la lecture d'une homélie de S. Jean Chrysostome sur le chap. I de S. Matthieu ; et, comme au lieu de cette homélie on lui en apporte une d'Origène sur ce verset : *Maria stabat ad monumentum foris plorans,* il reconnaît l'erreur et demande si ce texte ne contient rien d'apocryphe, étant donné que les œuvres d'Origène sont suspectes.

La mort était proche. Tenant la croix entre ses mains, le roi la baise longuement ; il a encore la force de rappeler le pardon accordé au Bon Larron et de prononcer la formule par où il désirait terminer sa vie : *In manus tuas Domine commendo spiritum meum.* Son dernier mot est : *Jésus.* Il perd alors la parole et la vue. La vie ne se manifestait plus que par des signes de croix qu'il faisait sur son lit. « Et ainsi se congnoissoyt sa joye en la commémoration du nom de Jhésus, de sa miséricorde, de l'espérance et béatitude des éleuz, la résurrection des mortz et règne de Dieu avec ses sainctz. Sur quoy il rendit l'esprit à Dieu entre une et deux heures après midy. »

Tant de paix, de sérénité, de confiance en Dieu, après une vie où il y avait beaucoup à expier, est un grand spectacle ; et cette mort de François Ier ajoute un nouveau chapitre, et bien touchant, à l'histoire de ces miséricordes divines dont le souvenir lui montait si efficacement au cœur et aux lèvres pendant son agonie.

Mais c'est qu'aussi il avait eu le mérite, immense dans ses conséquences, d'orienter définitivement la France dans la voie de la fidélité à Rome (ce que ne fit jamais son rival Charles-Quint, qui prétendit

toujours jouer au pape dans ses Etats et paralyser l'action de l'Eglise). François Ier avait semblé un instant flirter avec le mouvement réformiste, en bon Renaissant qu'il était. Mais il vit clair rapidement ; et c'est à la suite de son entrevue à Marseille (octobre-novembre 1533) avec le pape Clément VII qu'il se montre défenseur résolu de la foi catholique et apporte à la répression de l'hérésie une décision dont il est seul alors, parmi les princes chrétiens, à donner l'exemple [1]. François Ier savait écouter un pape : ce que ne fit jamais Charles-Quint.

V. — Nous avons exposé déjà (*Ami* 1910, p. 744-746) les conclusions intéressantes où est arrivé M. Joseph Bédier dans ses recherches, poursuivies depuis plus de vingt ans, sur les origines de nos épopées françaises du XIIe siècle, — de nos *Chansons de geste*.

Avant lui, on appliquait couramment à nos romans de chevalerie les théories germaniques sur la formation des épopées dites « primitives », « naturelles », « spontanées » (théories appliquées en Allemagne par Wolf aux poèmes homériques, par Herder aux poèmes ossianiques, par Lachmann aux *Nibelungen*). A l'aube des peuples, au printemps des peuples, il y aurait eu ainsi toute une floraison spontanée, toute une *Naturpoesie,* une poésie jaillie non pas du cœur d'un individu quelconque, mais de l'âme de toute la nation... Comme cela nous changeait de la vieille conception individualiste, égoïste, des littératures classiques ! C'était l'avènement de la démocratie dans l'histoire littéraire ; et de même que l'on prétendait voir dans les grands siècles politiques l'œuvre non plus d'un roi ou d'un génie quelconque ou même d'un groupe de génies, mais bien des peuples eux-mêmes, des multitudes, de toute cette élaboration longtemps méconnue des infiniment petits, — de même les grandes créations poétiques des siècles anté-classiques devenaient la gloire non plus d'un homme ni même d'une génération, mais de toute une série de générations qui avaient vécu cet idéal, qui l'avaient parlé, qui l'avaient chanté des siècles durant jusqu'à ce qu'il eût atteint enfin le point de perfection où nous le voyons dans l'*Iliade* par exemple ou dans notre *Roland*.

Et Renan, qui a été le grand collecteur des idées fausses du XIXe siècle, écrivait là-dessus, dans ses *Cahiers de jeunesse,* une de ses plus ineptes pages (transposée ensuite dans son *Avenir de la science*, p. 194) :

On ne songe pas assez qu'en tout cela l'homme est peu de chose, et l'humanité est tout. Le collecteur même n'est pas en une telle œuvre un personnage de grande apparence. Il s'efface. Et les auteurs des fragments légendaires, ils sont presque toujours inconnus. Ah ! que cela est significatif ! Les érudits regrettent beaucoup qu'on ne sache pas leur nom en toutes lettres et syllabes, leur pays, leur condition, etc... En vérité, j'en serais fâché, parce qu'alors on dirait très positivement l'*Iliade* d'Homère, le *Roland* de Turold, etc. Ce qui serait surtout très insupportable si ces poèmes étaient parfaitement délimités, et qu'on pût dire : « Turold composa telle année un poème de quatre mille vers. » Alors on attribuerait ces poèmes à un homme, et cet homme y a été pour si peu ! Ce serait une fausseté historique. C'est l'esprit de la nation, son génie, si l'on veut, qui est le véritable auteur. Le poète n'est que l'écho harmonieux, je dirais presque le scribe qui écrit sous la dictée du peuple, qui lui raconte de toutes parts ses beaux rêves.

Et faisant de cette théorie à priori une application à nos épopées françaises, on imaginait donc que nos Chansons de geste, toutes datées, sous la forme où nous les avons, du XIIe siècle ou du XIIIe, ne représenteraient que le dernier aboutissement d'un travail poétique commencé des siècles plus tôt et remonteraient par tradition littéraire ininterrompue à des chants lyrico-épiques, à des « cantilènes » de l'âge carolingien, voire de l'âge mérovingien, à d'antiques poèmes perdus, profondément historiques à l'origine, nés des événements eux-mêmes, jaillis spontanément de l'âme du peuple. Et ainsi, nos Chansons de geste, sous la forme où nous les avons, ne seraient que des remaniements de remaniements, des rapetassages de poèmes déjà vingt fois rapetassés. Et c'est pourquoi, depuis soixante ou quatre-vingts ans, l'effort de la critique n'a guère tendu qu'à extraire de chacune d'elles ce qu'on appelle ses « éléments archaïques » ou son « noyau historique », afin de reconstruire, par delà les textes que nous avons entre les mains, leurs hypothétiques modèles du temps de Charlemagne ou de Chilpéric (et c'est à ce même travail d'extraction de « noyau historique » que l'on s'est livré sur nos Evangiles ou sur les livres de Moïse) [1].

[1] Les protestants de ce temps-là ne s'y sont pas trompés ; et c'est bien au compte de ces « noces » de Marseille, *nuptiæ herodianæ*, qu'ils portent les rigueurs dès lors déployées en France contre l'hérésie nouvelle, après la tolérance des années précédentes (lettre de Martin Bucer, janvier 1534 ; voir *Ami* 1903, p. 22).

[1] Pour les poèmes homériques en particulier, le courant en faveur de la personnalité d'Homère et de l'unité de composition est beaucoup plus prononcé aujourd'hui qu'il ne l'était il y a trente ou quarante ans : cf. deux travaux de l'Allemand Carl Rothe, *Der augenblickliche Stand der homerischen Frage* (Berlin, Weidmann), et : *Die Ilias als Dichtung* (Paderborn, Schöningh), étudiés dans *Revue critique,* 10 mai 1913 :

« L'analyse, nous dit-on, doit être le fondement de la critique ; non pas une analyse pointilleuse, à l'affût des altérations, des remaniements, des additions possibles, toutes choses pour lesquelles, en réalité, nous manquons de moyens suffisants d'appréciation ; mais une analyse prudente et rationnelle, exempte d'idées préconçues, cherchant à comprendre les intentions du poète et les motifs qui ont pu l'amener à représenter les choses de telle ou telle manière... Homère a des défaillances, sans doute ; mais encore est-il nécessaire, pour ne pas porter des jugements faux ou incomplets, d'avoir toujours présent à l'esprit qu'il composait pour des auditeurs, et non pour des lecteurs, que notre goût actuel diffère de celui des anciens, et que nous n'avons pas le droit, en présence d'une touche qui nous déplaît, de l'attribuer à un autre qu'à l'auteur de l'ensemble. Certains épisodes, il est vrai, ne contiennent rien d'essentiel à l'action, et pourraient manquer sans inconvénient ; mais qu'on y regarde de près, et l'on reconnaîtra qu'ils ne sont pas superflus, mais qu'ils sont ou le prolongement d'une scène déjà esquissée, ou la préparation de scènes ultérieures...

« Pourquoi veut-on supposer dans Homère un art parfait, toujours égal à lui-même, alors que nous ne le voyons dans aucun artiste ? L'*Iliade* ne s'est pas faite en un jour ; l'auteur peut avoir ajouté lui-même, plus tard, à un tableau déjà dessiné, et il n'est pas besoin d'avoir recours à un interpolateur, si les traits nouveaux s'adaptent à l'ensemble par quelque côté, et si la main du poète y est reconnaissable. Or il en est ainsi le plus souvent...

« M. Rothe conclut donc à l'unité de notre *Iliade :* elle est l'œuvre d'un seul poète, qui a su, en combinant des données poétiques antérieures et les ressources de son propre génie, concevoir un plan d'une réelle unité et d'une parfaite cohé-

Le malheur de cette théorie, c'est de n'être qu'une théorie, une hypothèse que rien, absolument rien, n'est venu confirmer. De toute cette floraison épique qui se serait épanouie en France du VIIIe siècle au XIIe et déjà dès avant le VIIIe, il ne nous reste pas une syllabe ; et pas un seul témoignage historique n'y fait une allusion : elle n'a existé que dans l'imagination d'une critique imprégnée de romantisme germanique ; et la critique du XXe siècle, plus positive, conclut déjà que la théorie des générations spontanées est aussi vaine en poésie qu'en zoologie. Nos Chansons de geste du XIIe siècle sont des œuvres du XIIe siècle, et rien d'autre.

Ce qui ne veut pas dire que nos épiques du XIIe siècle n'aient pas eu des devanciers, qu'il n'ait pas pu exister, par exemple, une *Chanson de Roland* plus ancienne, différente et plus fruste. Mais Racine aussi a eu des devanciers, dans son *Iphigénie ;* et Euripide aussi. Racine a exploité ses devanciers ; et Euripide probablement aussi. Ce qui n'empêche *Iphigénie* d'être l'œuvre de Racine, un chef-d'œuvre de Racine ; et des philologues qui, dans mille ans je suppose, ne connaissant plus, en fait d'*Iphigénie,* que celle de Racine, ne possédant plus un seul mot des *Iphigénie* antérieures, essaieraient de reconstruire celles-ci, feraient une besogne bien vaine. Ce qu'ils reconstruiraient n'aurait nulle chance de ressembler à l'*Iphigénie* de Rotrou ni à celle d'Euripide. Tout aussi vaine est la besogne de ceux qui prétendent retrouver l'apport des générations successives dans une œuvre aussi fortement une que la *Chanson de Roland.* Nous n'appelons pas Racine « le dernier rédacteur », le « remanieur », mais le « poète » d'*Iphigénie.* Tout à fait de même, Turold est le poète de la *Chanson :* ce qui fait la beauté de son œuvre, comme de l'*Iphigénie* de Racine, « c'en est l'unité, et l'unité est dans le poète, en cette chose indivisible, que jamais on ne revoit deux fois, l'âme d'un individu. »

Cet individu n'a pas inventé la *Chanson de Roland* brusquement et de toutes pièces : un genre littéraire ne débute point par un chef-d'œuvre. Turold a dû avoir des modèles ; il a trouvé une technique constituée avant lui. Mais la question est de savoir si, pour susciter ces modèles et pour constituer cette technique, trois siècles, cinq siècles furent nécessaires, ou si ce ne fut pas assez des cent années de ce XIe siècle « qui, dans les divers domaines de l'action, de l'art et de la pensée, fut l'âge créateur entre tous » :

Pour que, des éléments légendaires, vagues et amorphes, qui végétaient dans les églises de Roncevaux ou dans les églises de la route de Roncevaux, naquît la *Chanson de Roland*, il est inutile et vain de supposer qu'il ait fallu des siècles, et qu'à partir du temps de Charlemagne, des « chanteurs » sans nombre se soient succédé. Une minute a suffi, la minute sacrée où le poète, exploitant peut-être quelque fruste roman, ébauche grossière du sujet, a conçu l'idée du conflit de Roland et d'Olivier. Seulement, ayant conçu cette idée, pour la mettre en œuvre, et, je ne crains pas le mot, pour l'exploiter, il ne s'est pas contenté de « chanter » ; il lui a fallu se mettre à sa table de travail, chercher des combinaisons, des effets, des rimes, calculer, combiner, raturer, peiner. Ainsi font les poètes d'aujourd'hui, ainsi ont fait les poètes de tous les temps. Ils se vantent quand ils disent qu'ils chantent comme l'homme respire, et les critiques se trompent qui les en croient ; ils travaillent : « c'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule » ; il n'y a pas d'autre théorie vraie pour rendre compte des ouvrages de l'esprit. La *Chanson de Roland* aurait pu ne pas être ; elle est parce qu'un homme fut. Elle est le don gratuit et magnifique que nous a fait cet homme, non pas une légion d'hommes.

Nous recommandons à nos confrères de l'enseignement les pages admirables *(Revue des Deux Mondes,* 15 janvier 1913) où M. Bédier, qui est la plus haute autorité scientifique d'aujourd'hui en ces matières, analyse la *Chanson de Roland* et met en lumière l'unité profonde et l'art très étudié, très complexe du poème (ce qui est bien la meilleure manière de réfuter nos diascévastes modernes).

VI. — M. Bédier a pu appliquer aussi à la *Légende des quatre fils Aymon* la théorie qu'il avait dégagée précédemment de ses premières recherches *(Revue de Paris,* 15 janvier et 1er février 1913) [1].

rence, dans l'exécution duquel on reconnait la même main unique, et où certaines intrusions, que M. R. ne nie point, facilitées dans certains chants par le genre même de leur exposition, et du reste difficiles à délimiter, ne peuvent prévaloir contre ce que révèle l'analyse esthétique et littéraire, faite sans parti pris et ne dépassant pas les bornes de son domaine. Les discordances, les contradictions, les disparates que l'on peut relever dans Homère ne sauraient entrer en ligne de compte, car des génies comme Schiller et Gœthe n'en sont pas eux-mêmes exempts, comme le montre M. R. par de nombreux exemples ; et l'on ne s'imagine pas de mettre en doute, pour des « fautes » de ce genre, l'unité de *Wallenstein* et d'*Iphigénie...* »

La *Revue critique,* un autre jour (25 janvier), combat la thèse d'un autre Allemand, Dietrich Mülder, qui est, lui, de ceux qui ne doutent de rien, et qui prétend retrouver dans l'*Iliade* même les sources de l'*Iliade*, non pas les sources orales qui ne sont pas en cause, mais des sources littéraires, de véritables œuvres littéraires, déjà composées selon un art défini, que le poète a lues et méditées et qui lui ont fourni la substance de sa composition dont il n'eut plus qu'à créer le plan et à régler l'enchaînement *(Die Ilias und ihre Quellen,* Berlin, Weidmann). La *Revue critique* rappelle ce Monsieur à la modestie :

« Dans les questions de sources on ne saurait être trop circonspect. Sans doute il y eut des poètes avant Homère ; mais quels étaient leurs poèmes ?... En dernière analyse on est obligé de remonter à des légendes de divinités et de héros, qui ont fait le fond commun de toutes les épopées antiques, l'*Iliade* comprise... Homère peut très bien, comme d'autres et à part d'autres, avoir travaillé sur ce fond commun ; comme d'autres, et, il faut le supposer, mieux que d'autres il y trouva un sujet et une ample matière à épisodes, qu'il adapta à son plan, qu'il transforma selon ses vues, qu'il transporta, je le veux bien, sur une scène nouvelle, et dont les personnages, je le veux bien encore, prirent parfois une nouvelle physionomie. Si c'est dans ce sens qu'on parle des sources de l'*Iliade,* soit ; mais entre ce genre de sources et des sources littéraires, poèmes formellement composés, connus et lus par le poète, il y a un abîme. »

[1] Cette théorie, nos lecteurs peuvent s'en souvenir, c'est que nos légendes épiques ont eu (comme notre théâtre) une origine religieuse ; elles se sont formées, aux XIe et XIIe siècles, aux abords des abbayes et des églises, le long des routes de pèlerinages ou de grandes foires. Les abbayes hébergeaient les pèlerins ; elles ne demandaient qu'à en héberger un nombre toujours croissant, pour donner à la gloire de leurs Saints toujours plus d'éclat. Et comme les groupes de pèlerins étaient volontiers accompagnés de jongleurs qui aux étapes les récréaient ou les édifiaient d'histoires merveilleuses, les moines se firent un bonheur de les documenter et de leur fournir matière à chants épiques. Ainsi fut créé notre genre épique du moyen âge, qui probablement a donné, comme tous les genres, bien des médiocrités, mais aussi cette incomparable moisson de chefs-d'œuvre que sont nos *Chansons de geste.*

M. Fr. Funck-Brentano, tout en se ralliant aux conclusions

Cette *Légende,* elle aussi, a une origine religieuse. De la triple enquête (historique, géographique, hagiographique) à laquelle il la soumet, il conclut qu'elle s'est formée à la double abbaye de Stavelot-Malmédy : Stavelot, aujourd'hui en Belgique ; Malmédy, à huit kilomètres de l'autre côté de la frontière, enclave de langue française donnée à la Prusse par les traités de 1815. Deux monastères bénédictins y furent fondés vers l'an 648, un même abbé les régissait tous deux à l'origine, et la double abbaye fut durant des siècles riche et puissante : ses possessions, vers l'an 1200, couvraient tout le pays d'Ardenne jusqu'à la Meuse, et elle fut un foyer actif d'historiographie et d'hagiographie. On y composa de nombreuses *Vies des Saints,* dont l'une surtout a été comme une traînée lumineuse pour M. Bédier : l'histoire, écrite dans les dernières années du XI^e^ siècle, de S. Agilolf, abbé, au VIII^e^ siècle, des deux monastères, puis archevêque de Cologne.

Et Stavelot a été le berceau de notre poème, parce que la célèbre abbaye était, elle aussi, sur une route de pèlerinage : elle était le dernier sanctuaire de langue française qui attirât les pèlerins français quand ils allaient à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle vénérer les grandes reliques, ou à Cologne vénérer S. Pierre et (à partir de 1164) les rois Mages. Précisément les rois Mages ne sont pas oubliés dans notre chanson de *Renaud de Montauban ;* et ce n'est pas par hasard sans doute si la fête de S. Renaud est marquée au 7 janvier, lendemain de la fête des rois Mages (c'est ce jour-là qu'elle se célèbre aujourd'hui à l'église paroissiale St-Maurice de Cologne).

Car ce S. Renaud, objet d'un culte si populaire au moyen âge dans la région rhénane et en Westphalie, ne serait autre que Renaud de Montauban, le plus illustre des quatre fils Aymon.

On se rappelle les grands traits de la légende. Un haut baron, Aymon de Dordone (les Allemands orthographient Heymon), est venu, un jour de Pentecôte, présenter à son suzerain Charlemagne ses quatre fils, Aalard, Renaud, Guichard et Richard. Charlemagne les a reçus et traités avec honneur ; il les a armés chevaliers de sa main. Mais, le lendemain même de l'adoubement, l'un d'eux, Renaud, se prend de querelle aux échecs avec un neveu de Charlemagne, Bertolai, qui l'injurie et le frappe au visage. Renaud demande justice à Charlemagne, qui, au lieu de lui faire droit, l'outrage et le frappe à son tour. Alors Renaud, d'un coup de l'échiquier, tue Bertolai.

Voilà une violence bien subite, pensera-t-on. Oui. Mais c'est qu'il y a des antécédents : un frère d'Aymon, Beuve d'Aigremont, a tué traîtreusement un fils de Charlemagne ; de grandes guerres s'en sont suivi ; la paix s'est faite depuis. Mais l'équipée de Renaud a réveillé au cœur de Charlemagne le regret de la mort de son fils. Décidément ce Renaud est d'un mauvais lignage. Charlemagne jure de se venger.

Renaud s'est enfui, et ses trois frères avec lui : ils partageront sa destinée. Durant des années Charles va les poursuivre de refuge en refuge : bandits malgré eux, ils gagneront par leur prouesse et par la constance de leur dévouement mutuel l'admiration de ceux-là mêmes qui les traquent. Et ce sera là toute l'action de l'épopée.

D'abord ils réussissent à se cacher, à dépister Charlemagne. C'est au fond de l'Ardenne, leur pays natal. Sur la Meuse, au haut d'un rocher, dans les bois, ils ont construit un fort château, Montessor [1]. Des chevaliers nombreux les y ont rejoints ; ils vivent ignorés, heureux. Cinq ans se passent, jusqu'à ce qu'enfin Charlemagne apprend le lieu de leur retraite par un pèlerin de S. Remacle (l'apôtre des Ardennes, originaire de l'Aquitaine, abbé de Stavelot et Malmédy vers 648, évêque de Tongres vers 652, † vers 670). Siège de Montessor. Trente mois durant, Montessor résiste, imprenable, et ne sera pris que par la félonie d'un assiégeant qui se donne à Renaud pour un transfuge et ouvre la poterne aux royaux... Défense merveilleuse des assiégés ; mais Montessor est en flammes ; ils se jettent dans la forêt.

Charlemagne renonce bientôt à les relancer. Mais c'est le vieil Aymon qui les surprend un jour endormis au creux d'une roche ; et comme il est féal de Charles, il les force à lui livrer bataille, leur tue presque tous leurs hommes, puis se lamente de sa victoire sur des fils si dignes d'amour (il y a dans ce poème, à mainte reprise,

de M. Bédier sur les points essentiels *(Revue Hebdomadaire,* 9 août 1913), a présenté des objections contre cette théorie de l'origine cléricale de nos *Chansons*. Il aimerait mieux chercher cette origine au foyer des grandes familles seigneuriales du temps, dans les lignages :

« Tout comme les poèmes épiques de la Grèce primitive, les poèmes épiques de la France primitive ont été des chansons de famille... S'il en a été ainsi en Grèce, dit-il, pourquoi chez nous, à l'époque correspondante de notre histoire, n'en aurait-il pas été de même ?... »

Voilà un argument qui ne signifie pas grand'chose. C'est un sophisme, en histoire, que cette théorie des « époques correspondantes » des divers pays. Nous n'avons aucune preuve d'une analogie quelconque entre la Grèce primitive et la France primitive.

Mais d'ailleurs les vues de M. Bédier et de M. Funck-Brentano ne sont point contradictoires et ne s'excluent point l'une l'autre. On peut très bien admettre que plusieurs Chansons de geste ont été faites pour des pèlerinages, et d'autres pour des seigneurs plus ou moins vaniteux, et pourquoi pas d'autres encore pour d'autres clientèles ?... Quand on a commencé de faire des Chansons de geste, elles ont eu certainement beaucoup de succès ; et alors tout le monde en a voulu : les jongleurs ont vu venir à eux des clientèles autres que les abbayes, et ils ont travaillé pour qui les payait. Les jongleurs pour pèlerinages étaient documentés par les moines ; les jongleurs pour fêtes seigneuriales étaient documentés par les seigneurs.

[1] Où était ce Montessor ? La tradition locale a toujours appelé « Montagne des Quatre fils Aymon » une hauteur qui domine Monthermé, au confluent de la Meuse et de la Semoy. Les critiques pouvaient jadis se demander si cette localisation était identique ; ils ne se le demandent plus, depuis que M. Castets (prof. à la Faculté des Lettres de Montpellier) a découvert, à l'Arsenal, un manuscrit de notre Chanson qui est du XIII^e^ siècle et qui marque formellement le confluent de « Muese » et de « Cemoy ». — A 3 kilomètres de Monthermé se trouve le bourg de Château-Regnault, qui apparaît pour la première fois dans une charte de 1227, où un comte de Rethel, Huon III, nous dit qu'il vient de construire un château neuf sur l'emplacement d'un plus ancien *Castrum Renaldi*. — Sur la route de Givet à Dinant, à 2 kilom. de Dinant, non loin du fleuve, se dresse l'étrange monolithe que l'on appelle la Roche-Bayard, parce que le sabot de Bayard la détacha de la montagne. — Et chacun sait qu'on entend aujourd'hui encore le bon cheval Bayard hennir dans la forêt d'Ardenne, surtout la nuit de la Saint-Jean.

toute une casuistique très curieuse des droits et devoirs réciproques du suzerain et du vassal : ainsi, le vieil Aymon était-il tenu de combattre ses fils ? C'est un cas de conscience qu'il discute avec eux longuement).

Pour comble d'infortune, Charlemagne reçoit Aymon avec méfiance, le soupçonne d'avoir volontairement laissé échapper ses ennemis... Aymon s'en retourne, marri et morne, à son château de Dordone... Ses fils à leur tour, qui mènent au fond des bois une vie misérable, sont pris du désir de revoir leur mère avant de mourir, et rentrent au château paternel, déguenillés, hideux : personne ne les reconnaît d'abord... puis scène touchante de reconnaissance entre eux et leur mère... Mais Aymon rentre de la chasse, et son devoir de vassal l'oblige à les chasser. Mais leur mère a droit de faire tout pour eux ; elle les munit d'or et d'argent, ils lèvent une troupe de sept cents soudoyers et vont pouvoir enfin s'éloigner du royaume de Charlemagne et se chercher un autre seigneur.

C'est en Gascogne qu'ils le trouvent. Ils offrent, à Bordeaux, leur service au roi Yon, alors en guerre avec les Sarrasins. Renaud vainc et prend le roi sarrasin ; et Yon reconnaissant permet aux quatre frères de se bâtir un château sur sa terre, en un lieu qu'ils ont choisi. C'est au bord de la Dordogne, sur l'emplacement d'un antique château sarrasin ; et parce qu'ils sont en ce pays des étrangers, des « aubains », ils l'appellent Montauban [1]. Renaud épouse la sœur du roi Yon, Clarisse, et en a deux fils, qui reçoivent au baptême les noms de leurs grands-pères, Aymonet, Yonet. Les fils Aymon s'attachent à Montauban, comme jadis à Montessor ; tout est à la paix, au bonheur.

Mais voici que Charlemagne, revenant d'un pèlerinage en Galice, aperçoit ce fier château dressé sur la route : à qui est-il ? On le lui dit... Il somme le roi Yon de lui livrer les quatre frères : Yon refuse, et Charles promet de revenir bientôt avec son armée pour les réduire.

Heureusement les trouvères leur ont donné, pour leur salut, deux amis merveilleux : l'un, qui déjà dans l'Ardenne leur a été un bon compagnon de misère, Bayard le cheval qui vole plus vite qu'émerillon, qui comprend Renaud comme une mère son petit enfant ; — l'autre, leur cousin Maugis, le fils de Beuve d'Aigremont, Maugis le magicien, l'enchanteur inépuisable en ruses et en bons tours, qui s'en ira sous les tentes ennemies voler Durendal à Roland, Hauteclere à Olivier, sa couronne à Charlemagne, volera Charlemagne lui-même et l'emportera endormi sur le cheval Bayard...

Voici donc Charlemagne avec son armée. Trahison d'Yon, qui livre les quatre frères aux défilés de Vaucouleurs. Mais les quatre frères ne se laissent pas livrer ainsi : réfugiés sur un rocher, ils se défendent à coups de blocs de pierre jusqu'à ce que Maugis vienne à leur rescousse apportant Floberge et chevauchant Bayard...

Et alors c'est le retour victorieux à Montauban, puis le siège, un siège forcené ; série de duels où Renaud, aux prises tour à tour avec Ogier et avec Roland, lutte avec eux de vaillance, mais plus encore de générosité chevaleresque ; Richard fait prisonnier, mené au gibet, et délivré par ses frères quand déjà il a la hart au cou ; Charlemagne victime d'un sommeil magique, capturé par Maugis et livré à Renaud, mais Renaud alors s'agenouillant devant son seigneur, offrant de lui rendre Montauban, de s'en aller lui-même déchaus en Terre Sainte, de se faire Templier : jamais plus Charles n'entendra parler de lui... Mais Charles veut davantage ; Charles, qui est prisonnier, parle en seigneur, et exige que Renaud lui livre Maugis... Cela, jamais ! Renaud fait reconduire Charlemagne à son camp.

Et le siège redouble. Les défenseurs de Montauban ont presque tous péri. Par bonheur les derniers survivants découvrent un antique souterrain... Et ils se réfugient très loin, dans un château qu'ils possèdent outre Rhin, Tremoigne (c'est-à-dire Dortmund, en Westphalie, à une vingtaine de lieues de Cologne : aujourd'hui encore un des principaux journaux de Dortmund s'appelle *Tremonia*, Tremonia est le nom académique que l'on fait volontiers sonner dans les sociétés de jeunesse, etc.).

Nouveau siège à Tremoigne, le dernier [1]. Charlemagne s'obstine à réclamer Maugis. Mais ses barons sont las de cette guerre atroce : un jour que les douze pairs, prêts à quitter le roi sans congé, ont déjà abattu leurs tentes, Charlemagne propose un accord : à défaut de Maugis, qui a disparu et qui est parti pour le Saint-Sépulcre, Renaud livrera Bayard et s'en ira en pèlerinage outre mer, moyennant quoi ses frères et ses fils recouvreront leurs terres et honneurs. Et la paix est faite.

Renaud désormais ne songe plus qu'à mériter le

[1] Une tradition locale, d'accord avec une antique version de notre poème, place ce Montauban près du Bec d'Ambez, à St-André-de-Cubzac.

[1] Devant ces trois sièges successifs, nos critiques concluent, évidemment, qu'il n'y en a eu qu'un, et qu'il faut voir ici, non pas les trois parties d'un poème unique, mais trois poèmes soudés ensuite artificiellement : chaque pays a voulu avoir ses Quatre fils Aymon, qui l'Ardenne, qui la Gascogne, qui la Westphalie... Les critiques en font autant pour les légendes de saints, dès qu'ils y démêlent quelques traits de ressemblances... Ils en font autant pour plusieurs miracles de l'Evangile, où ils ne veulent voir que des doublets. — Sur quoi M. Bédier remarque :

« C'est l'exemple-type de ces *problèmes illusoires* que nous avons trop docilement acceptés de nos aînés. Pourquoi ces trois phases (soi-disant successives et d'époques différentes) ne seraient-elles pas exactement contemporaines ?... De quel droit enfermer Renaud dans un seul château ? Ogier, Girard de Roussillon s'enferment-ils dans un seul château ? L'étonnant en notre roman n'est pas que le théâtre de l'action change trois fois, c'est qu'il ne change que trois fois.

« Argument de goût, dira-t-on, et de sentiment. Soit ; mais, pour éliminer de leurs problématiques versions primitives soit l'épisode des Ardennes, soit l'épisode de Gascogne, les critiques, de leur côté, se réclament-ils de rien autre chose que de leur sentiment et de leur goût ?... Rien, dans l'ordre des faits concrets, n'autorise leur hypothèse, car il n'existe pas, même parmi les livrets grossiers de la librairie de colportage, une seule version des *Quatre fils Aymon,* si dégradée soit-elle, où les aventures de Renaud aient été réduites à une phase unique... » Une seule version, la néerlandaise, raconte les aventures d'Ardenne après celles de Gascogne, ce qui est « en déplacer le récit, » mais non le supprimer.

pardon de Dieu, pour son orgueil et ses violences : C'est pour Dieu qu'il combattra désormais... Exploits en Terre Sainte ; longue pénitence [1] ; il revient à Tremoigne, pourvoit à l'établissement de ses deux fils à la cour de Charlemagne, à Paris, va faire une suprême visite à son cher Montauban, se dépouille de son dernier joyau, de son anneau d'or, et, pèlerin désormais de l'humilité, s'en va dans la nuit, jusqu'à ce qu'un jour il arrive à Cologne, où personne ne le connaît... A Cologne il voit des maçons occupés à refaire l'église St-Pierre ; il offre ses services, ne veut accepter pour toute paye qu'un denier dont il s'achète du pain. Ce que voyant, que pour un denier il abat leur besogne, les autres porteurs de faix, un soir, l'assomment. Son âme s'en va « la sus, avec les anges » ; quant au corps, les meurtriers le cousent dans un sac, le portent en barque au milieu du Rhin et l'y précipitent... Le Rhin roule le corps jusqu'à un chenal ; et voici un beau miracle de Dieu.

Dieu envoie vers son serviteur les poissons du fleuve, qui soulèvent le corps jusqu'à la surface. L'eau s'illumine ; les anges, dans cette clarté, chantent et font le « service » du saint. Hommes et femmes, tous accourent. Les clercs viennent en procession de l'église St-Pierre, conduits par l'archevêque. Quand les anges ont achevé le service, les poissons approchent du rivage le corps sacré : l'archevêque le reçoit, déchire le sac, reconnaît le bon ouvrier de St-Pierre ; mais nul ne sait d'où il est venu, qui il était...

L'archevêque le fait porter sur un char jusqu'à l'église Saint-Pierre, où l'on célèbre la messe pour lui. La messe achevée, quatre barons veulent retirer la bière du char, mais ne réussissent pas à la soulever. Tandis qu'ils se lamentent, se croyant indignes, le char se remet en route de lui-même... Les assistants pensent qu'il s'arrêtera à la fosse que l'on a préparée, mais il passe outre... L'archevêque, le clergé, la foule le suivent :

Et li sains cors s'en va droitement vers Tremoigne.

A son approche, les cloches de Tremoigne se mettent en branle d'elles-mêmes et sonnent toutes à la volée... Les malades qui touchent le cercueil sont aussitôt guéris. Les frères et les fils de Renaud le reconnaissent. Il est maintenant « saint Renaud » :

Sains Renaus est nommés : por Deu soffri torment.

Voilà ce qu'est S. Renaud dans la légende, dans notre Chanson de geste. Et c'est ce qu'il est aussi dans la littérature hagiographique : le plus ancien texte sûrement daté est un passage d'Aubri de Troisfontaines [1], écrit vers l'an 1233, où il est dit que Renaud, fils d'Aymon, frère d'Aalard, de Richard et de Guichard, se rendit moine, à Cologne, en l'abbaye de St-Pantaléon (fondée par S. Bruno en 964). Au XIII[e] siècle aussi les Bollandistes attribuent, avec toute vraisemblance, les deux autres documents les plus anciens, la *Vita sancti Reinoldi monachi et martyris,* en prose, et une hymne en 327 vers rimés, où l'on croit reconnaître cette *Historia sancti Reinoldi* qui se chantait à l'église le jour de la fête du saint ; et, tout en réduisant au minimum ses aventures dans le siècle, ces documents maintiennent que le S. Renaud de l'Eglise n'est autre que le baron français, l'un des quatre fils Aymon, martyrisé à Cologne par des maçons et dont le corps, miraculeusement retiré du Rhin, fut transféré à Tremoigne. A Cologne même et à Dortmund, le culte de S. Renaud existait certainement au XII[e] siècle, puisque, à Cologne, un sanctuaire particulier, la *Reinoltskapelle,* lui fut érigé en 1205 au plus tard, à l'endroit même où la légende place sa mort : on y gardait une part de ses reliques ; une fresque le montrait à cheval sur Bayard avec ses frères : pour le distinguer de ceux-ci, le nimbe des saints parait son heaume. A Dortmund, la principale église (dont les parties anciennes sont de la fin du XII[e] siècle), aujourd'hui protestante, a gardé son vieux nom catholique de *Reinolstkirche :* entre le chœur et la nef, sous des baldaquins, deux statues se font pendant : Renaud et Charlemagne, les deux adversaires réconciliés (la statue de Charlemagne date du XV[e] siècle ; celle de Renaud, du XIV[e]). Dortmund s'est longtemps glorifié d'avoir Charlemagne pour fondateur, Aymon pour premier comte, Renaud pour patron céleste (le premier document qui nous relate l'existence de Dortmund est de 897) [2].

Et M. Bédier conclut ainsi cette longue démonstration de l'identité du Renaud de la légende et du Renaud de l'hagiographie ecclésiastique : — « Dès l'origine Renaud fut S. Renaud : sa légende n'a de grandeur, n'a de sens, n'a d'existence que par là. »

VII. — Comme quoi il ne fait pas bon contredire les érudits de grammaire qui ne doutent de rien : M. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de

[1] C'est la trame ordinaire de nos Chansons de geste : orgueil et violence, puis pénitence et humilité :

« C'est toujours l'histoire d'un orgueilleux et d'un rebelle, écrit M. Bédier. L'esprit de violence et de *desmesure* s'empare de lui et l'affole, jusqu'au jour où enfin Dieu le courbe sous sa main et l'apaise. Alors Ybert de Ribemont, sur l'emplacement de ses sept châteaux forts, monuments de son orgueil, dresse sept églises, monuments de son humilité. Alors Girard de Roussillon, sur la contrée que sa violence ensanglanta, élève le sanctuaire de la Madeleine. Alors Isembart le renégat salue sa dame Marie d'un *Ave Maria.* Alors Ogier le Danois revêt à Saint-Faron (de Meaux) la robe bénédictine. Alors Renaud de Montauban s'achemine vers le chantier des maçons. Ce sont de grandes légendes d'orgueil et de pénitence : qu'on en supprime les dénoûments — la pénitence, — c'est leur beauté que l'on supprime. »

Et aux critiques modernes que cela gêne et qui, devant ces dénoûments mystiques, s'en vont répétant : *Additions postiches de moines !* — « Qu'on leur trouve donc d'autres dénoûments qui vaillent ceux-là ! s'écrie M. Bédier. Il faudra d'ailleurs les inventer de toutes pièces, car, aussi haut que nos textes remontent, ce sont ces dénoûments-là qu'ils nous donnent. »

[1] L'abbaye de Troisfontaines, la première fille de Clairvaux, fondée par S. Bernard en 1115.

[2] Voir un exposé de quelques-unes des scènes de la Légende des quatre fils Aymon (et de beaucoup d'autres légendes médiévales) dans le très intéressant et très vivant livre de M. Teissier, *Légendes de la vieille France,* 3 f., Paris, Bloud (annoncé *Ami* 1913, p. 854).

toute une casuistique très curieuse des droits et devoirs réciproques du suzerain et du vassal : ainsi, le vieil Aymon était-il tenu de combattre ses fils ? C'est un cas de conscience qu'il discute avec eux longuement).

Pour comble d'infortune, Charlemagne reçoit Aymon avec méfiance, le soupçonne d'avoir volontairement laissé échapper ses ennemis... Aymon s'en retourne, marri et morne, à son château de Dordone... Ses fils à leur tour, qui mènent au fond des bois une vie misérable, sont pris du désir de revoir leur mère avant de mourir, et rentrent au château paternel, déguenillés, hideux : personne ne les reconnaît d'abord... puis scène touchante de reconnaissance entre eux et leur mère... Mais Aymon rentre de la chasse, et son devoir de vassal l'oblige à les chasser. Mais leur mère a droit de faire tout pour eux ; elle les munit d'or et d'argent, ils lèvent une troupe de sept cents soudoyers et vont pouvoir enfin s'éloigner du royaume de Charlemagne et se chercher un autre seigneur.

C'est en Gascogne qu'ils le trouvent. Ils offrent, à Bordeaux, leur service au roi Yon, alors en guerre avec les Sarrasins. Renaud vainc et prend le roi sarrasin ; et Yon reconnaissant permet aux quatre frères de se bâtir un château sur sa terre, en un lieu qu'ils ont choisi. C'est au bord de la Dordogne, sur l'emplacement d'un antique château sarrasin ; et parce qu'ils sont en ce pays des étrangers, des « aubains », ils l'appellent Montauban [1]. Renaud épouse la sœur du roi Yon, Clarisse, et en a deux fils, qui reçoivent au baptême les noms de leurs grands-pères, Aymonet, Yonet. Les fils Aymon s'attachent à Montauban, comme jadis à Montessor ; tout est à la paix, au bonheur.

Mais voici que Charlemagne, revenant d'un pèlerinage en Galice, aperçoit ce fier château dressé sur la route : à qui est-il ? On le lui dit... Il somme le roi Yon de lui livrer les quatre frères : Yon refuse, et Charles promet de revenir bientôt avec son armée pour les réduire.

Heureusement les trouvères leur ont donné, pour leur salut, deux amis merveilleux : l'un, qui déjà dans l'Ardenne leur a été un bon compagnon de misère, Bayard le cheval qui vole plus vite qu'émerillon, qui comprend Renaud comme une mère son petit enfant ; — l'autre, leur cousin Maugis, le fils de Beuve d'Aigremont, Maugis le magicien, l'enchanteur inépuisable en ruses et en bons tours, qui s'en ira sous les tentes ennemies voler Durendal à Roland, Hauteclere à Olivier, sa couronne à Charlemagne, volera Charlemagne lui-même et l'emportera endormi sur le cheval Bayard...

Voici donc Charlemagne avec son armée. Trahison d'Yon, qui livre les quatre frères aux défilés de Vaucouleurs. Mais les quatre frères ne se laissent pas livrer ainsi : réfugiés sur un rocher, ils se défendent à coups de blocs de pierre jusqu'à ce que Maugis vienne à leur rescousse apportant Floberge et chevauchant Bayard...

Et alors c'est le retour victorieux à Montauban, puis le siège, un siège forcené ; série de duels où Renaud, aux prises tour à tour avec Ogier et avec Roland, lutte avec eux de vaillance, mais plus encore de générosité chevaleresque ; Richard fait prisonnier, mené au gibet, et délivré par ses frères quand déjà il a la hart au cou ; Charlemagne victime d'un sommeil magique, capturé par Maugis et livré à Renaud, mais Renaud alors s'agenouillant devant son seigneur, offrant de lui rendre Montauban, de s'en aller lui-même déchaus en Terre Sainte, de se faire Templier : jamais plus Charles n'entendra parler de lui... Mais Charles veut davantage ; Charles, qui est prisonnier, parle en seigneur, et exige que Renaud lui livre Maugis... Cela, jamais ! Renaud fait reconduire Charlemagne à son camp.

Et le siège redouble. Les défenseurs de Montauban ont presque tous péri. Par bonheur les derniers survivants découvrent un antique souterrain... Et ils se réfugient très loin, dans un château qu'ils possèdent outre Rhin, Tremoigne (c'est-à-dire Dortmund, en Westphalie, à une vingtaine de lieues de Cologne : aujourd'hui encore un des principaux journaux de Dortmund s'appelle *Tremonia,* Tremonia est le nom académique que l'on fait volontiers sonner dans les sociétés de jeunesse, etc.).

Nouveau siège à Tremoigne, le dernier [1]. Charlemagne s'obstine à réclamer Maugis. Mais ses barons sont las de cette guerre atroce : un jour que les douze pairs, prêts à quitter le roi sans congé, ont déjà abattu leurs tentes, Charlemagne propose un accord : à défaut de Maugis, qui a disparu et qui est parti pour le Saint-Sépulcre, Renaud livrera Bayard et s'en ira en pèlerinage outre mer, moyennant quoi ses frères et ses fils recouvreront leurs terres et honneurs. Et la paix est faite.

Renaud désormais ne songe plus qu'à mériter le

[1] Une tradition locale, d'accord avec une antique version de notre poème, place ce Montauban près du Bec d'Ambez, à St-André-de-Cubzac.

[1] Devant ces trois sièges successifs, nos critiques concluent, évidemment, qu'il n'y en a eu qu'un, et qu'il faut voir ici, non pas les trois parties d'un poème unique, mais trois poèmes soudés ensuite artificiellement : chaque pays a voulu avoir ses Quatre fils Aymon, qui l'Ardenne, qui la Gascogne, qui la Westphalie... Les critiques en font autant pour les légendes de saints, dès qu'ils y démêlent quelques traits de ressemblances... Ils en font autant pour plusieurs miracles de l'Evangile, où ils ne veulent voir que des doublets. — Sur quoi M. Bédier remarque :

« C'est l'exemple-type de ces *problèmes illusoires* que nous avons trop docilement acceptés de nos aînés. Pourquoi ces trois phases (soi-disant successives et d'époques différentes) ne seraient-elles pas exactement contemporaines ?... De quel droit enfermer Renaud dans un seul château ? Ogier, Girard de Roussillon s'enferment-ils dans un seul château ? L'étonnant en notre roman n'est pas que le théâtre de l'action change trois fois, c'est qu'il ne change que trois fois.

« Argument de goût, dira-t-on, et de sentiment. Soit ; mais, pour éliminer de leurs problématiques versions primitives soit l'épisode des Ardennes, soit l'épisode de Gascogne, les critiques, de leur côté, se réclament-ils de rien autre chose que de leur sentiment et de leur goût ?... Rien, dans l'ordre des faits concrets, n'autorise leur hypothèse, car il n'existe pas, même parmi les livrets grossiers de la librairie de colportage, une seule version des *Quatre fils Aymon,* si dégradée soit-elle, où les aventures de Renaud aient été réduites à une phase unique... » Une seule version, la néerlandaise, raconte les aventures d'Ardenne après celles de Gascogne, ce qui est « en déplacer le récit, » mais non le supprimer.

pardon de Dieu, pour son orgueil et ses violences : C'est pour Dieu qu'il combattra désormais... Exploits en Terre Sainte ; longue pénitence [1] ; il revient à Tremoigne, pourvoit à l'établissement de ses deux fils à la cour de Charlemagne, à Paris, va faire une suprême visite à son cher Montauban, se dépouille de son dernier joyau, de son anneau d'or, et, pèlerin désormais de l'humilité, s'en va dans la nuit, jusqu'à ce qu'un jour il arrive à Cologne, où personne ne le connaît... A Cologne il voit des maçons occupés à refaire l'église St-Pierre ; il offre ses services, ne veut accepter pour toute paye qu'un denier dont il s'achète du pain. Ce que voyant, que pour un denier il abat leur besogne, les autres porteurs de faix, un soir, l'assomment. Son âme s'en va « la sus, avec les anges » ; quant au corps, les meurtriers le cousent dans un sac, le portent en barque au milieu du Rhin et l'y précipitent... Le Rhin roule le corps jusqu'à un chenal ; et voici un beau miracle de Dieu.

Dieu envoie vers son serviteur les poissons du fleuve, qui soulèvent le corps jusqu'à la surface. L'eau s'illumine ; les anges, dans cette clarté, chantent et font le « service » du saint. Hommes et femmes, tous accourent. Les clercs viennent en procession de l'église St-Pierre, conduits par l'archevêque. Quand les anges ont achevé le service, les poissons approchent du rivage le corps sacré : l'archevêque le reçoit, déchire le sac, reconnaît le bon ouvrier de St-Pierre ; mais nul ne sait d'où il est venu, qui il était...

L'archevêque le fait porter sur un char jusqu'à l'église Saint-Pierre, où l'on célèbre la messe pour lui. La messe achevée, quatre barons veulent retirer la bière du char, mais ne réussissent pas à la soulever. Tandis qu'ils se lamentent, se croyant indignes, le char se remet en route de lui-même... Les assistants pensent qu'il s'arrêtera à la fosse que l'on a préparée, mais il passe outre... L'archevêque, le clergé, la foule le suivent :

> Et li sains cors s'en va droitement vers Tremoigne.

A son approche, les cloches de Tremoigne se mettent en branle d'elles-mêmes et sonnent toutes à la volée... Les malades qui touchent le cercueil sont aussitôt guéris. Les frères et les fils de

[1] C'est la trame ordinaire de nos Chansons de geste : orgueil et violence, puis pénitence et humilité :

« C'est toujours l'histoire d'un orgueilleux et d'un rebelle, écrit M. Bédier. L'esprit de violence et de *desmesure* s'empare de lui et l'affole, jusqu'au jour où enfin Dieu le courbe sous sa main et l'apaise. Alors Ybert de Ribemont, sur l'emplacement de ses sept châteaux forts, monuments de son orgueil, dresse sept églises, monuments de son humilité. Alors Girard de Roussillon, sur la contrée que sa violence ensanglanta, élève le sanctuaire de la Madeleine. Alors Isembart le renégat salue sa dame Marie d'un *Ave Maria*. Alors Ogier le Danois revêt à Saint-Faron (de Meaux) la robe bénédictine. Alors Renaud de Montauban s'achemine vers le chantier des maçons. Ce sont de grandes légendes d'orgueil et de pénitence : qu'on en supprime les dénoûments — la pénitence, — c'est leur beauté que l'on supprime. »

Et aux critiques modernes que cela gêne et qui, devant ces dénoûments mystiques, s'en vont répétant : *Additions postiches de moines!* — « Qu'on leur trouve donc d'autres dénoûments qui vaillent ceux-là ! s'écrie M. Bédier. Il faudra d'ailleurs les inventer de toutes pièces, car, aussi haut que nos textes remontent, ce sont ces dénoûments-là qu'ils nous donnent. »

Renaud le reconnaissent. Il est maintenant « saint Renaud » :

> Sains Renaus est nommés : por Deu soffri torment.

Voilà ce qu'est S. Renaud dans la légende, dans notre Chanson de geste. Et c'est ce qu'il est aussi dans la littérature hagiographique : le plus ancien texte sûrement daté est un passage d'Aubri de Troisfontaines [1], écrit vers l'an 1233, où il est dit que Renaud, fils d'Aymon, frère d'Aalard, de Richard et de Guichard, se rendit moine, à Cologne, en l'abbaye de St-Pantaléon (fondée par S. Bruno en 964). Au XIIIe siècle aussi les Bollandistes attribuent, avec toute vraisemblance, les deux autres documents les plus anciens, la *Vita sancti Reinoldi monachi et martyris,* en prose, et une hymne en 527 vers rimés, où l'on croit reconnaître cette *Historia sancti Reinoldi* qui se chantait à l'église le jour de la fête du saint ; et, tout en réduisant au minimum ses aventures dans le siècle, ces documents maintiennent que le S. Renaud de l'Eglise n'est autre que le baron français, l'un des quatre fils Aymon, martyrisé à Cologne par des maçons et dont le corps, miraculeusement retiré du Rhin, fut transféré à Tremoigne. A Cologne même et à Dortmund, le culte de S. Renaud existait certainement au XIIe siècle, puisque, à Cologne, un sanctuaire particulier, la *Reinoltskapelle,* lui fut érigé en 1205 au plus tard, à l'endroit même où la légende place sa mort : on y gardait une part de ses reliques ; une fresque le montrait à cheval sur Bayard avec ses frères : pour le distinguer de ceux-ci, le nimbe des saints parait son heaume. A Dortmund, la principale église (dont les parties anciennes sont de la fin du XIIe siècle), aujourd'hui protestante, a gardé son vieux nom catholique de *Reinolstkirche :* entre le chœur et la nef, sous des baldaquins, deux statues se font pendant : Renaud et Charlemagne, les deux adversaires réconciliés (la statue de Charlemagne date du XVe siècle ; celle de Renaud, du XIVe). Dortmund s'est longtemps glorifié d'avoir Charlemagne pour fondateur, Aymon pour premier comte, Renaud pour patron céleste (le premier document qui nous relate l'existence de Dortmund est de 897) [2].

Et M. Bédier conclut ainsi cette longue démonstion de l'identité du Renaud de la légende et du Renaud de l'hagiographie ecclésiastique : — « Dès l'origine Renaud fut S. Renaud : sa légende n'a de grandeur, n'a de sens, n'a d'existence que par là. »

VII. — Comme quoi il ne fait pas bon contredire les érudits de grammaire qui ne doutent de rien : M. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de

[1] L'abbaye de Troisfontaines, la première fille de Clairvaux, fondée par S. Bernard en 1115.

[2] Voir un exposé de quelques-unes des scènes de la Légende des quatre fils Aymon (et de beaucoup d'autres légendes médiévales) dans le très intéressant et très vivant livre de M. Teissier, *Légendes de la vieille France,* 3 f., Paris, Bloud (annoncé *Ami* 1913, p. 854).

l'Université de Paris, à la suite des articles où il se permettait de ne pas trouver décisives les preuves apportées par certains philologues (voir *Ami* 1913, p. 556, sqq.), M. Croiset s'entendit dire son fait (*Revue Bleue*, 14 juin 1913) par un M. Louis Roussel que nous ne connaissons pas, mais qui doit être professeur de troisième puisqu'il nous parle de ses élèves de troisième (il nous apprend encore qu'il a fait un discours de distribution de prix à Aix en 1912, — il doit donc être professeur à Aix, — et encore, qu'il a un élève qui s'appelle M. Antonin Fabre et qui « écrit le grec sous la dictée correcte, non épelée, sans fautes de quantité, d'esprit ou d'accent »). Mais peu importe tout cela. Ce qui est intéressant, c'est de saisir au vif, dans ce cas concret, la mentalité de ce monde-là, et le peu que sont les humanistes au regard des linguistes, et non seulement les humanistes, mais les philologues eux-mêmes. — Oyez M. Louis Roussel :

Le débat (sur la prononciation du latin) est d'un intérêt, non pas secondaire, mais capital. Il est une phase d'une immense lutte ; il présage *l'avènement triomphal de la linguistique. Le linguiste*, raillé et craint de l'humaniste, qu'il dégonfle avec ses remarques aiguës, commence à pousser le philologue par les épaules. *Le linguiste* introduit dans l'étude des langues l'idée de nombre, l'idée de loi. Or la question de la prononciation du latin est, avant tout, linguistique : scientifique, susceptible d'une solution *unique, sûre, inéluctable*, que les initiés seuls peuvent trouver.

Quelle belle assurance ! Se rappeler les doutes où s'arrêtent les vulgaires « philologues » comme M. Croiset et les membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique (*Ami* 1913, p. 556-7).

M. L. Roussel poursuit :

Nos adversaires, dont nous respectons d'ailleurs le haut talent, ne sont ni linguistes, ni métriciens (si ce n'est sur le papier) ;... ils sont incompétents ; regrettons, avec une courtoisie dont nous les supplions de ne pas douter, qu'ils ne l'aient pas compris et préparent au monde savant de demain tant d'occasions de sourire...

Remercions M. L. Roussel des doux « sourires » qu'il nous procure dès aujourd'hui. Nos lecteurs auront pris dans ces lignes un nouveau spécimen de l'état d'âme que certaines sciences, cultivées exclusivement, développent en certains cerveaux.

VIII. — Un lecteur nous rappelle notre article du 23 janvier 1913 sur l'espéranto, et comme quoi nous y aurions formulé des conclusions tout à fait malsonnantes à l'adresse de la nouvelle langue (qui déjà n'est plus si nouvelle, puisque deux ou trois essais nouveaux de langues artificielles ont commencé à prendre sa place). Et notre correspondant occasionnel ajoute : — « L'*Ami* maintient-il ses conclusions, alors que le Pape vient de bénir en audience solennelle les espérantistes catholiques ? »

Ah ! que voilà qui est bien envoyé ! et de quel grincement triomphal a dû frémir la plume de cet admirable confrère !... Du peu de sérieux dont il témoigne nous n'aurons d'ailleurs garde de tirer argument contre les espérantistes en général. Le Pape a béni des catholiques qu'il a vus à ses pieds ; il les a bénis espérantistes ; il les eût bénis tout de même partisans de l'*ido*, ou de l'*adjuvido*, voire même de feu le *volapük*. Il bénit les catholiques de l'Empire allemand, ce qui n'empêche personne de croire que ledit Empire a été fondé pour assurer l'hégémonie définitive du protestantisme. Il bénit les catholiques de France, ce qui n'oblige personne à croire que notre gouvernement soit quelque chose de bénissable.

Au surplus, nous n'avons pas déposé de « conclusions ». Nous n'avons voulu, selon notre usage, que tenir nos lecteurs au courant de ce qui se dit dans les Revues sérieuses ; et il est vrai que les textes pris par nous de la *Revue internationale des Sociétés secrètes* étaient d'une singulière éloquence. *Inde iræ*. Ce n'est pas la première fois que nous abordions ce sujet. A plus d'une reprise nous avions eu déjà à signaler les vues peu favorables à l'espéranto émises dans la *Revue du Clergé français* et dans la *Revue pratique d'apologétique*. Et nous ne voyons pas que, hors de France, les organes sérieux pensent autrement. Il y a quelques mois encore, nous lisions, dans l'excellente revue de Trèves, *Petrusblätter* (11 et 25 avril 1913), deux articles fort remarquables de Mgr de Mathies. Mgr de Mathies y dit tout uniment que, d'inventer une langue artificielle, cela témoigne indubitablement de beaucoup d'esprit ; mais que, de l'étudier ou de vouloir se produire en une telle langue, c'est carrément faire preuve d'absence d'esprit [1]. Mais d'ailleurs, que notre confrère se console, l'Eglise ne refuse ses bénédictions à aucun de ses enfants, fût-il dépourvu...

Mgr de Mathies recommande, comme langue universelle, le latin, langue non seulement de la théologie et de la *philosophia perennis*, dit-il, non seulement de la liturgie et du droit ecclésiastique, non seulement un *vinculum caritatis* entre toutes les provinces de l'Eglise œcuménique, — mais langue qui de plus offre une digue solide contre les grandes eaux de cette pensée moderne qui n'est pas encore parvenue à se clarifier : — « Qui sait parler et écrire en latin, celui-là ne sera pas une proie facile pour la phrase chatoyante et le verbiage vide de certains prophètes d'hier et d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en allemand qu'un Luther pouvait en imposer [2] : mettez-le en latin, pas un théologien ni un philosophe ne s'y laissera prendre. Mettez Kant en latin, et ce sera d'une absurdité qui crèvera les yeux. Habillez Nietzsche de latin, et à travers les trous de sa *toga* vous verrez quelle misère !... [3] »

IX. — Dans *Scuola cattolica* (revue mensuelle qui paraît à Milan, nº d'octobre 1913), notes inté-

[1] Eine Kunstsprache erfinden, ist zweifellos höchst *geistreich*. Aber eine Kunstsprache studieren oder sich in ihr produzieren wollen, das halten wir für geradezu *geistlos*.

[2] Ein Luther konnte nur auf Deutsch Eindruck machen... Ein Kant redet auf Lateinisch den hellsten Blödsinn...

[3] Voir encore, dans le nº du 26 nov. dernier, un nouvel article des *Petrusblätter* sur cette question de la diffusion du latin comme langue internationale.

ressantes sur le culte dont Constantin le Grand fut l'objet à Palerme presque jusqu'à nos jours : culte que la Sicile avait emprunté sans doute, comme beaucoup d'autres choses ecclésiastiques, à l'Orient. Constantin fut honoré à Palerme, tantôt seul, *S. Constantinus confessor,* tantôt conjointement avec sainte Hélène ; une église y fut érigée sous leur vocable, on ne sait au juste à quelle date (la première mention que nous en connaissions est de 1183), avec une confrérie. L'église, pour raisons de voirie, fut abattue en 1602 ; mais la confrérie subsista, fut même élevée (en 1650) au rang de Compagnie, et transporta son siège dans l'église de Notre-Dame de Monserrat, où on lui assigna une chapelle décorée de tableaux qui représentaient les principaux faits de la vie de Constantin. Avec le temps, c'est l'église elle-même de N.-D. de Monserrat qui finit par s'appeler, sur les lèvres du peuple, église des SS. Hélène et Constantin, ou simplement, de S. Constantin. — En 1832, le cardinal Gravina supprima la Compagnie ; et l'oratoire qu'elle occupait passa aux frères *della Nobile Compagnia della Carità.* Ainsi disparut à Palerme toute trace de culte du premier empereur chrétien. — Quant à la place qui lui fut faite dans la liturgie, nous savons, par Valerio Rosso, qu'en 1595 on célébrait, à Palerme, deux fêtes distinctes, une en l'honneur de S. Constantin, l'autre en l'honneur de sainte Hélène. En 1638, Pietro Cannizzaro nous apprend que les deux fêtes se célébraient en un même jour ; en 1771, la fête unique est supprimée, — jusqu'à ce qu'en 1848 reparaît de nouveau la fête de sainte Hélène, mais non plus celle de S. Constantin.

Dans ce même fascicule de la *Scuola cattolica,* on étudie une brochure du prof. Cellini, *Costantino il Grande nella Divina Commedia :* à cinq reprises il est question de Constantin dans le poème de Dante. — *Echos d'Orient* (nov.-décemb. 1913), étude d'un travail de M. J. Maurice sur la *Numismatique constantinienne* (3 vol. in-8, 65 f.), une vraie histoire de Constantin par la numismatique.

Le P. Lapioche (des Pères Blancs), missionnaire au Nyanza, a donné à la *Semaine religieuse* de Rouen (septembre 1913) de curieux détails sur une sauterelle indigène nommée *nsénéné.* Les nègres du Nyanza en sont très friands ; et il ne faudrait pas leur dire que c'est par mortification que S. Jean-Baptiste se nourrissait de sauterelles. La nsénéné voyage la nuit et se cache parmi les broussailles. Dès qu'elle est signalée, la nouvelle s'en répand comme une traînée de poudre à travers les villages ; les nègres s'équipent et se mettent en campagne, tenant, d'une main, une corbeille à col long et étroit d'embouchure, et de l'autre, une torche allumée. Pour faire lever la sauterelle, ils sifflent, et si cela ne suffit pas, ils mettent le feu aux broussailles. Le P. Lapioche rend témoignage de l'excellence de ce gibier : — « Volontiers, dit-il, j'en comparerais la chair à celle de la crevette. »

A certains critiques qui se sont trop pressés d'escompter une conversion ou un mouvement précis de retour à Dieu chez la comtesse de Noailles à l'occasion de son dernier recueil de vers, *Les Vivants et les Morts* (publié en 1913 ; nous avons dit ailleurs ce qu'il était possible — et même plus qu'il n'était possible — de dire en langage honnête à propos de ses autres publications, échelonnées sur les années 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1907 ; elle est née à Paris et a été élevée à Paris, mais est Orientale, fille du prince roumain Georges Brancovan et d'une mère turque, fille d'un ambassadeur de la Porte à Londres), M^me^ E. Sainte-Marie Perrin *(Correspondant* du 25 nov.) rappelle le devoir de la discrétion qui devrait s'imposer de façon si sacrée en pareille matière et auquel on manque tant : — « Rien n'est dangereux, dit-elle, comme de forcer la conscience des gens par la publique discussion de leur état. » La comtesse de Noailles a souffert, depuis qu'elle écrivait ses premiers livres (où l'ordure est parfois si répugnante, une ordure absolument païenne) : c'est pourquoi, ayant demandé en vain à la nature et à l'amour l'assouvissement de ses désirs, elle se souvient qu'on lui a parlé d'un Dieu quand elle était adolescente, qu'elle a lu Pascal et l'*Imitation* et quelques grands écrivains chrétiens d'aujourd'hui... Rien d'extérieur, ni rien d'intime, dit-elle, ne lui révèle ce Dieu... Mais puisqu'il a un nom, et puisque son âme l'appelle, il faut bien que quelque part ils s'atteignent. Et, « sans rien savoir », elle chante, « à cause du vide infini. » Cri d'âme sincère, sans doute. Mais, de là à faire de ce livre des *Vivants et des Morts* un livre religieux, il y a un abîme. M^me^ de Noailles a même, sur ce Dieu cherché, des pages déplorables :

> Le poète qui l'a écrit et pensé n'est pas un converti, dit M^me^ Ste-Marie P.; rien n'indique qu'il soit sur le chemin de la conversion... Mais, dans ce livre, la comtesse de Noailles a parlé avec un accent qu'elle n'avait pas eu jusque-là, et elle a, dans de beaux vers graves, prononcé des paroles qui éveillent un grand frémissement dans les cœurs chrétiens. C'est tout. C'est beaucoup. Que savons-nous du Cœur de Dieu ? sinon qu'il est la Bonté sans mesure...

LITURGIE

Q. — 1° A la messe chantée, quand le célébrant dit le *Credo* et génuflecte en disant *Et incarnatus est...*, le chœur doit-il également génuflecter ?

2° A la messe chantée, lorsque, à la fin du *Gloria* et du *Credo,* le célébrant se lève pour retourner à l'autel, le chœur doit-il se lever en même temps ou seulement répondre à ses saluts, et attendre pour se lever que le chant du *Gloria* ou du *Credo* soit fini ?

R. — Ad I. Le Cérémonial des Evêques est formel : « Ad versiculum *Et incarnatus est* etc., Episcopus (celebrans) genuflectit, et pariter omnes de Choro genuflectunt. » (Liv. II, ch. VIII, n. 52).

Ad II. Mgr de Conny dans son *Petit Cérémonial Romain* dit à propos des cérémonies générales du chœur : « On se lève quand le célébrant, revenant